

LIBRAIRIE DRAMATIQUE

40, RUE DE LA BOURSE



CINQUANTE CENTIMES

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

FONDÉE LE 19 MARS 1860. — AGENT GÉNÉRAL : LOUIS LACOUR

JE ME L' DEMANDE

REVUE DE L'ANNÉE 1866, EN DIX TABLEAUX

PAR

M. SAINT-AGNAN CHOLER

MUSIQUE NOUVELLE DE MM. J. M. CHAUGAGNE ET CALANDINI

Décor de MM. ROBECCI, OCH et DOUBLEAU.

Costumes dessinés par M. CHATINIÈRE. — Danses réglées par M. CH. BERTRAND.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-SAINT-GERMAIN, LE 30 DÉCEMBRE 1866

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

MORISSON.....	MM. ARMAND VILLOT.	LE CHIC.....	M ^{lle} EUDOX. LAURENT.	LE TUYAU DE POSTE, LE CA-	
BONJEAN, BOCAMBOLE, BARBE-		SALTARELLA, LE DUEL, LA		NARD, LE PAYSAGE.....	JEANNE M.
ELEVE, LE MAJOR TRICH-	COURCELLES.	MÉDAILLE.....	FÉLICIE QUISOY.	L'ÉTINGELLE ÉLECTRIQUE, BÈ-	
MANN, MOUCHAMIEL.....		TREMOLINO, L'ÂGE DE PAPIER,	P. FRANCK.	RE-TOUTOU, LA SUISSE.....	M ^{lle} HÉRYÉ.
FLOUPIN, FERINGHEA, UN GÉ-	MÉRISOT.	LE FUSIL A AIGUILLE.....		GRONDE-EN-DESSOUS, UNE	
NÉRAL, PATOUILLOT.....		LE RECENSEMENT, LA CHRO-	A. CHARTON.	SAUTERELLE, LA LOTERIE,	LOGIE.
LE FOURGAT, CRAVACHON.....	HARTMANN.	NIQUE, CASCADETTE, MA-		L'ANNONCE, UN AMOUR.....	
UN GARDE-CHAMPÊTRE, UN		DAME BATTY.....	LOUISE BERTRAL.	MARIOLE, UNE BONNE, LE	DAVENIÈRE.
PROMENEUR, KORIAK, DON	AVENIÈRE.	SAUTRIOTE, CATHERINE, UNE		TAMBOUR DE BASQUE.....	
CARCASSO, PREMIER SAL-		PATINEUSE, SARAH L'AFRI-	MONTEYRY.	UNE SAUTERELLE, UN PATI-	SATLER.
TIMBANQUE.....	LABOUREAU.	CAINE, CLAIRETTE.....		NEUR, LA PENTURE.....	
UN TAMBOUR, UN TOURLOU-		JAVOTTE, MADAME BARBE-	ATALA MASSEE.	CASSE-TOUT, UNE PAYSANNE,	HENR. LEGROS.
BOU, GOBINET, LA TÊTE-	CH. GILBERT.	BLEUE, LE MONDE GULI-		LA PRUSSE.....	
COUPÉE.....		NAIRE, L'AMÉRIQUE.....	F. LAVIGNE.	UNE SAUTERELLE, LE TA-	ANGÉLINA.
DROLET, UN OFFICIER.....	ARISTIDE.	JEAN LA POSTE, LA CRITIQUE,		BLEAU DE GENRE, CASCA-	ALPHONSINE.
UN PROMENEUR, COLOMBIN,		MADAME TORTILLARD.....		RINA.....	
2 ^e SALTIMBANQUE, UN COM-		JETTE-EN-BAS, UNE SAUTE-		UN AMOUR, UN PATINEUR....	JULIA.
MISSIONNAIRE.....		RELLE, UNE PATINEUSE, MA-		UNE SAUTERELLE, UNE LEC-	
		LAGA, UN AMOUR.....		TRICE.....	

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Une place de village. — Maison à droite; maison à gauche, avec cette inscription : *Pharmacie*. Au fond, une cloche à un poteau.

SCÈNE PREMIÈRE

CASSETOUT, POUSSE-MONTAGNE, JETTE-EN-BAS, GRONDE-EN-DESSOUS, puis TRÉMOLINO. *Au lever du rideau, musique bruyante; il fait nuit; les démons courent de côté et d'autre, secouant les arbres, ébranlant les murailles.*

CHOEUR.

Air : Finale du quadrille du *Brasseur de Preston*.

Frappons et bousculons,
Puisque c'est notre ouvrage!
Faisons rage et tapage!
Ébranlons, renversons!
Sous nos efforts, faisons
Gronder le sol qui tremble.
Cognons avec ensemble;
Abattons, bou!versons!
CASSETOUT.
Pan, pan, pan!
De la canonnade,
Pan, pan, pan!
Imitons l'roulment!
JETTE-EN-BAS.
Pan, pan, pan!
Viv' la bousculade!

POUSSE-MONTAGNE.

Pan, pan, pan!
Viv' le tremblement!

REPRISE EN CHOEUR.

Frappons et bousculons, etc.

TRÉMOLINO, *surgissant du dessous*. Assez!
GRONDE-EN-DESSOUS. Déjà!
TRÉMOLINO. C'est tout ce qu'on vous permet pour aujourd'hui, 14 septembre 1866; un petit tremblement de terre de famille.
CASSETOUT. Ce n'était pas la peine de nous déranger.
JETTE-EN-BAS. C'est injuste. Nos camarades, les génies qui habitent le sous-sol des autres pays, s'en donnent à cœur joie!
TRÉMOLINO. Il est certain qu'on n'y regarde pas de si près avec ceux du Pérou.
POUSSE-MONTAGNE. Qu'est-ce qu'elle a donc

1867



Th
2138

fait, cette terre-là, pour qu'on la protège comme ça ?

GRONDE-EN-DESSOUS. Une petite secousse de cinq secondes !

TRÉMOLINO. Et une autre pareille dans trois minutes.

JETTE-EN-BAS. Et puis ?...

TRÉMOLINO. Et puis ce sera tout. C'est assez pour un pays qui n'y est pas habitué.

CASSETOUT. Pour une petite localité, je ne dis pas ; mais à Paris...

TRÉMOLINO. Ah ! gourmands ! soyez tranquilles ; ça viendra un jour ou l'autre.

TOUS. Ah !

JETTE-EN-BAS. Ça sera ça, du plaisir !

TRÉMOLINO. Je te crois.

Air : *Chaleur féconde.*

Cette journée,
La destinée

Nous la promet, — c'est moi qui vous le dis, —

Où sur nos œuvres,
Hardis manœuvres,

Nous écrirons enfin : Ci-git Paris !

Nous te verrons, destruction superbe !

L'heure viendra, — tremble, ô grande cité ! —

Où, d'un seul coup, nous coucherons dans l'herbe
Les blocs épars de ton immensité !

Cendre et poussière,
Tes murs de pierre,

Tes monuments rouleront confondus

Dans les ravines,
Et tes ruines

Recouvriront des déserts inconnus.

Travaux réants de la pensée humaine,

Où serez-vous ?... Ce sol même, que l'or

En le couvrant jadis payait à peine,

En ce temps-là, que vaudra-t-il encor ?

De grandes ombres,
Sur les décombres,

Se lèveront errantes, et des voix,

Voix de fantômes,
Diront aux hommes

Ce qui n'est plus, et qui fut autrefois.

Là, sous la ronce où la couleuvre glisse,

Parmi les fûts couchés d'un temple grec,

On entendra la chanson séductrice

De l'or qui coule, et son petit bruit sec.

Joie et blasphème !

C'est l'or lui-même,

L'or qui circule aux caprices du jeu,

L'or qui s'échange...

Ce temple étrange,

Ce fut la Bourse, et l'or en fut le dieu !

Là, c'est un bois où bondiront les biches ;

Jadis déjà les biches le hantaient,

Au temps où ceux qui feignaient d'être riches

Le paraissaient plus que ceux qui l'étaient.

Là, dans cette ombre

Muette et sombre,

Fut l'Opéra, plein d'éclat et de bruit..

A cette place

Feront leur chasse

Les rats rongeurs et les oiseaux de nuit !

Et tout cela, ténèbres et mystères,

Flambeaux éteints, monuments disparus,

Fera rêver les futurs antiquaires

Dans ces champs où Paris ne sera plus !

Cette journée,

La destinée

Nous la promet, — c'est moi qui vous le dis ! —

Où sur nos œuvres,

Hardis manœuvres,

Nous écrirons enfin : Ci-git Paris !

REPRISE ENSEMBLE.

CASSETOUT. Pourvu que ce soit bientôt.

TRÉMOLINO. Patience ! Les Parisiennes auront

encore le temps de changer plusieurs fois la

forme de leurs chapeaux, avant que ça arrive. En attendant, les trois minutes de récréation sont passées. A la seconde secousse ! TOUS. A l'ouvrage !

TRÉMOLINO. Et réveillez-moi ces gens-là, sans leur faire de mal.

JETTE-EN-BAS. Nous tâcherons, bien qu'ils aient le sommeil dur, nos bons villageois.

TRÉMOLINO. Secouez-les ferme. D'ailleurs, voici le jour. Hardi, enfants !

CHOEUR.

Air du commencement.

Frappons et bousculons, etc.

TRÉMOLINO.

Pan, pan, pan !

Que la terre tremble !

Pan, pan, pan !

La cloche à présent !

Pan ! pan ! pan !

Frappez tous ensemble !

Pan, pan, pan !

Viv' le tremblement !

REPRISE DU CHOEUR.

(Musique bruyante. La cloche sonne ; les portes et les fenêtres s'ouvrent violemment. Le tapage est à son comble. Trémolino s'enfonce dans la terre. Les autres Géants disparaissent. Le bruit va en diminuant. Petit jour.)

SCÈNE II

FLOUPIN, MARIOLE, JAVOTTE.

FLOUPIN, sortant de la maison à gauche. Sapristi ! Qu'est-ce qui arrive donc ?

MARIOLE, arrivant du fond en courant et allant à la porte de la maison de droite. Ciel de Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ? (Arrivant à la porte.) Perlotte ! la porte qui est fermée ; je suis prise.

JAVOTTE, paraissant à une fenêtre ouverte. C'est la fin du monde ! Au secours ! (Une fenêtre s'ouvre au-dessus de la porte de gauche. un homme en descend et pose le pied sur le dos de Floupin.)

FLOUPIN. La maison dégringole. Au secours ! JAVOTTE, voyant l'homme qui s'enfuit. C'est lui, c'est Bonjean.

MARIOLE, de même. Bonjean, que j'attendais sous l'orme. Oh ! le gredin !

FLOUPIN, se tâtant. Ouf ! Je ne suis pas tout à fait mort, pourtant. Et la maison est debout. (Apercevant Javotte.) Ah ! voisine, avez-vous senti ?

JAVOTTE. Oui, j'ai senti quelque chose, et j'ai vu aussi..

MARIOLE. Moi, de même.

FLOUPIN. Je vois ce que c'est. C'est un tremblement de terre.

MARIOLE. Un tremblement ! J'en tremble.

FLOUPIN. Un tremblement de terre à Bouzyle-Têtu ! En voilà un événement qui ne s'est jamais vu, même au Gymnase ! Il faut en instruire la postérité ! (Il sort. — Ritournelle de l'air suivant.)

MARIOLE. Ah ! quelqu'un ! Et pas moyen de rentrer ! (Elle se cache.)

SCÈNE III

MORISSON, MARIOLE, cachée, puis FLOUPIN, puis JAVOTTE.

MORISSON.

Air : *La clef ! la clef !*

Aux champs ;

Aux champs,

Que d'agrèments !

Ça m'affriandé !

Et j' me l' demande,

Aux champs (ter)

Si l'on trouve assez d'agrèments !

Au Gymnase, après l'cinquième acte,

Du village on me renvoyait ;

Mais la chos' n'était pas exacte :

J'y suis encore, c'est un fait !

Aux champs, etc.

Des campagnards la Joyeux bande

Me plaît malgré tout ; je les vois,

Et plus je les vois, plus j' me l' demande :

S'ils sont bons, nos bons villageois ?

Aux champs, etc.

(Voyant Floupin qui rentre, écrivant sur un carnet). Ah ! voilà le pharmacien. Serviteur, monsieur Floupin.

FLOUPIN, absorbé. Ah ! monsieur Morisson, bonjour ! (Ecrivant.) « Le 14 septembre, à cinq heures du matin, les bocaux de la pharmacie dirigée par l'illustre Floupin ont exécuté une danse en dehors de leurs habitudes... »

habitudes.... « Les sangsues.... » Qu'est-ce qu'elles ont donc fait, les sangsues?... « Les sangsues se sont mises à tourner, et le sirop de guimauve aussi. »

MORISSON. Que diable faites-vous là ?

FLOUPIN. Je rédige des observations scientifiques sur le cataclysme ?

MORISSON. Quel cataclysme !

FLOUPIN. Vous n'avez rien senti ? Vous dormiez donc bien ?

MORISSON. Je me le demande, si je dormais !

FLOUPIN. Mais tout le monde a senti quelque chose ! N'est-ce pas, Mariole ? N'est-ce pas, dame Javotte ? (Mariole et Javotte venues en scène, qui causaient à l'écart, s'approchent.)

MARIOLE. Oh ! bien sûr, tout de même.

JAVOTTE. Quelque chose de drôle, ça ne fait pas de doute.

FLOUPIN, ramassant quelque chose à terre. Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

MORISSON, regardant à part. Oyayaïe !

JAVOTTE. On dirait une bretelle !

MARIOLE. Ça y ressemble bien !

FLOUPIN. Une bretelle !

MORISSON. On le dirait au premier abord. Mais....

FLOUPIN. Mais, c'en est une ! (Se grattant le front.) Voyons donc ! Elle était là, juste où est tombé l'animal, et il n'y a qu'une sorte d'animal qui porte de ces choses-là. Ah ! madame Floupin ! Nous allons nous expliquer ! (Il sort vivement.)

MORISSON. Floupin ! du calme ! Floupin ! C'est le phénomène. (Ritournelle de l'air suivant.)

MARIOLE. Tenez, le voilà, le phénomène.

JAVOTTE. Et je parions bien qu'il n'a qu'une bretelle.

SCÈNE IV

MORISSON, MARIOLE, JAVOTTE, BONJEAN.

BONJEAN.

Air : *Mon âme endolorie.* (Cendrillon.)

C'est moi qui suis de tout l' village

L' plus malin et l' plus amoureux ;

Y en a pas d' laid', y en a pas d' sage !

Lorsque je veux... ce que je veux,

Mesdames, faut en passer par là !

Oh ! la ! la !

S'il a grêlé sur les rosiers,

Ne cherchez pas, c'est d' moi qu' ça vient !

Si les maris ont des misères,

C'est encor par moi. Quand ça m' tient,

Braves gens, faut en passer par là !

Oh ! la ! la !

(Regardant à terre.) Avec tout ça, je ne retrouve pas mon affutiau !

MARIOLE. Bonjour, monsieur Bonjean.

BONJEAN. Oh ! Mariole ! Javotte !

JAVOTTE. Voulez-vous que je vous aide à chercher?

BONJEAN. Pas la peine, je n'ai rien perdu.

MORISSON. Oh! que si fait! et que si vous n'y prenez garde vous allez perdre quelque chose encore.

BONJEAN. Qu'est-ce qu'on vous demande, à vous? Je n'ai seulement point doutance de ce que vous voulez dire.

MORISSON. Oh! point doutance! Je reconnais ce langage, à son naturel. On se croirait au Vaudeville, parmi les Don Juan de village.

MARIOLE, tirant Bonjean. Ah! scélérat, c'est pour ça que tu m'as fait faire le pied de grue toute la nuit.

BONJEAN. Chut!

JAVOTTE, même jeu. Ah! gredin, et je t'ai attendu toute la nuit à ma fenêtre!

BONJEAN. Taisez-vous donc.

MORISSON. Qu'est-ce que je disais?... A mon tour, Don Juan Bonjean. Vous êtes venu au monde trop tard, mon ami.

BONJEAN. Parce que?

MORISSON. Parce qu'il y a eu trop de don Juan, cette année, et que ce type-là manque d'actualité.

AIR :

Car le beau sexe, en notre temps,
A fait tant de progrès, que certes
On peut traiter tous les Don Juans
D'enfonceurs de portes ouvertes!
Le beau venez-y-voir, vraiment!
De faire état d' séduire les belles,
Quand on a tant d' peine à présent
A n' pas être séduit par elles!

BONJEAN. Vous pourriez bien avoir raison tout de même.

MORISSON. Je me le demande, si j'ai raison! Sans compter que c'est un métier qui n'est pas sans danger. On n'est pas toujours à temps pour... comment dites-vous ça, vous autres don Juans de village?... pour la repentance.

Air du *Chartanisme*.

Qu'ils trouvent l'enfer à l'Opéra,
Qu'ils trouvent un four au Vaudeville,
Ça finit mal pour ces gens-là;
Le dénouement leur est hostile.
Ceux que le sifflet n'atteint point
Tombent sous le courroux céleste;
Ça ne diffère qu'en un point :
C'est que les uns tombent avec leur pourpoint,
Et les autres avec leur veste!

Et puis, en dehors de ça, il y a des maris pas commodes.... Les pharmaciens, par exemple.

BONJEAN. Comprends pas!

MORISSON. Un pharmacien, c'est presque un médecin.

BONJEAN. Eh bien?

MORISSON. Eh bien, c'est dangereux.

BONJEAN. Vous croyez?

MARIOLE et JAVOTTE. C'est bien fait.

BONJEAN. Nom d'un pétard, le v'là!

SCÈNE V

LES MÊMES, FLOUPIN.

FLOUPIN. Eh bien, c'est expliqué. C'est le cataclysme.

MORISSON. Là, qu'est-ce que je vous disais?

FLOUPIN. Ma femme m'a tout raconté. Elle a éprouvé des effets très-singuliers. Je ferai une conférence là-dessus : « Messieurs, dirai-je, ces bouleversements de la nature sont féconds en résultats curieux. »

MORISSON. Bravo!

FLOUPIN. « Et si vous croyez à ceux-ci, on vous en contera bien d'autres. »

AIR : Finale du *Baron de Groschaminet*.

Qu'un coulisier malheureux

Voyage en Belgique,

Il dit au client hargneux,

Qui veut qu'on s'explique :

Je n' sais pas co, co,

Je n' sais pas comment

La chose a pu se faire.

C'est le trem, trem, trem,

C'est le tremblement,

C'est le tremblement de terre!

REPRISE EN CHOEUR.

BONJEAN.

Un monsieur Joseph trouy' dur

D'entendre sa femme,

En rêvant l'app'ler Arthur.

Ma foi, dit la dame,

Je n' sais pas co, co, etc.

MARIOLE.

Mon mari, toujours près d' moi

Rouffe... c'est son rôle!

C' matin, sans savoir pourquoi,

J' l'ai trouvé tout drôle.

Je n' sais pas co, co, etc.

MORISSON.

Je n'ai que d' l'eau pour bouillon,

Et près d' la marmite,

Je trouy' par terre un pompon.

Monsieur, dit Margu'rite,

Je n' sais pas co, co, etc, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

(Roulement de tambour au dehors.)

FLOUPIN. Qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE RECENSEMENT, suivi d'un TAMBOUR.

LE RECENSEMENT.

Air de la *Veuve Bilboquet*. (J. M. Chautagne.)

Approchez tous à la ronde,

Accourez petits et grands;

J'ai besoin de tout le monde :

MAL's, femell's, vieillards, enfants.

Chacun doit en confidence

Me dire, et sincèrement,

Son nom, son lieu de naissance,

Son âge, son signalment.

Ça ne coûte rien d'avance :

Gratit, le gouvernement

Vous accorde, — quelle chance! —

Plac' dans le dénombrement.

Ah! rataplaf, rataplaf, plan, plan!

Accourez donc tous à la ronde,

Les beaux, les laids, chacun et tout le monde!

Venez tous, pressez-vous!

Accourez tous!

C'est l'vrai moment!

Vous aurez tous également

Place au dénombrement.

Rran!

MORISSON. Ah! le dénombrement de la population!

FLOUPIN. A quoi ça sert-il?

MORISSON. Etes-vous curieux.

FLOUPIN. Je suis savant. Quand on est savant, on veut savoir.

MORISSON. Ça sert à apprendre combien il y a de dos tortus et de nez de travers.

LE RECENSEMENT. Nous disons donc?... Y sommes-nous, tambour?

LE TAMBOUR, se disposant à terre. On y est, bourgeois. Qu'est-ce que ces gens-là vont nous dire?

LE RECENSEMENT. Nous allons voir.

LE TAMBOUR. Il y aura encore de quoi rire, bien sûr.

FLOUPIN. Le fait est que c'est un métier amusant que vous faites là!

MORISSON. Je me le demande, si on doit en voir de drôles.

LE RECENSEMENT. Ah! je vous en réponds!

Air du *Bal du grand monde*.

J'en vois de toutes les couleurs;

J'ai recensé sur mon passage

Telle maison, dont chaque étage

Fournit son étude de mœurs.

Au premier, je vois qu'on n'achète

Pas l'esprit; car, d'un air malin,

Monsieur répond à mon enquête :

J'ai déjà donné ce matin!

A madame, d'un ton discret,

Je demande, — à peu près, — son âge;

D'un air rogue, dans son langage,

Elle répond : Qué qu'ça vous fait?

Je monte... on veut que je m'assoie!

Certes, pour un autre on me prend.

J'ai compris. La dame tutoie

La soubrette, qui le lui rend.

Elle dit d'un air ingénu :

Rentière... Mais j'ai vu bien vite

Sur quel grand livre elle est inscrite,

Et d'où lui vient son revenu.

Au troisième, il faut que j'insiste...

On ouvre... C'est un atelier!

— Excusez! J'avais, dit l'artiste,

Cru que c'était un créancier.

Je suis chez un peintre en portraits,

Qui, rêvant la grande peinture,

S'exerce à sa gloire future

En faisant poser... les Anglais.

Je trouve au quatrième étage

La porte ouverte, et dans le fond

Hurle une scène de ménage.

J'interroge... l'en me répond.

Son état?... dit-elle; l'horreur!

Il est pochard et bat sa femme...

— Écrivez, dit-il, que madame

Ne veut pas nourrir son seigneur!

Je m'enfuis vers les hautes zones;

Mais je crois, dès les escaliers,

Le feu dans les chambre de bonnes,

Tant je rencontre de pompiers!

Où, j'en vois de tout's les couleurs!

REPRISE EN CHOEUR.

Il en voit de tout's les couleurs,

Et recense sur son passage, etc.

LE RECENSEMENT. Maintenant, nous allons procéder. (A Morisson.) Vous, d'abord?

MORISSON. Volontiers : Morisson, cinquante-quatre ans, pêcheur à la ligne...

LE RECENSEMENT. Et avant ça?

MORISSON. J'ai amassé une modeste aisance dans une industrie où la matière première ne manquait pas.

LE RECENSEMENT. Laquelle?

MORISSON. J'étais aplatisseur de cornes... pour les bimbelottiers.

LE RECENSEMENT. Vous êtes marié?

MORISSON. Hélas! je l'ai été.

LE RECENSEMENT. Veuf alors?

MORISSON. Je me le demande, si je suis veuf!

LE RECENSEMENT. Vous vivez seul?

MORISSON. Farceur! j'ai une gouvernante.

LE RECENSEMENT. Très-bien! (A Floupin.) A vous.

FLOUPIN, à part. Bigre! Il s'agit de ne pas se compromettre, ici!

LE RECENSEMENT.

Air : *Un Vieux Farceur*.

Votre nom?

JE ME L' DEMANDE

FLOUPIN.
Il faut le dire?
LE RECENSEMENT.
Certes.
FLOUPIN.
Floupin, pharmacien,
Majeur.
LE RECENSEMENT.
Bou!... savez-vous lire?
FLOUPIN.
Ça dépend... Peut-être bien!
LE RECENSEMENT.
Marié?
FLOUPIN.
C'est bien intime...
Oui... je crois.
LE RECENSEMENT.
Avez-vous eu
Des enfants?
FLOUPIN.
Un.
LE RECENSEMENT.
Légitime?
FLOUPIN.
Je n'en ai jamais rien su.
LE RECENSEMENT.
L'enfant est-il légitime?
FLOUPIN.
Je n'en ai jamais rien su.

LE TAMBOUR. C'est écrit.
FLOUPIN, à part. Je crois que je m'en suis bien tiré.
LE RECENSEMENT, à Bonjean. A votre tour, villageois.
BONJEAN. Oh! moi, j'ai un livret.
LE TAMBOUR. Répondez toujours.
BONJEAN. Pas si bête! J'ai un livret. Allez-y voir!
LE RECENSEMENT. On verra. Rien de particulier?
BONJEAN. Si bien. J'ai un signe. (Il va pour se déshabiller.)
LE RECENSEMENT. Inutile. On s'en rapporte.
LE TAMBOUR, à Mariole. A nous deux, la payse.
MARIOLE, saluant. Votre servante!
LE TAMBOUR. Ça n'est pas un état.
LE RECENSEMENT. Etes-vous mariée?
MARIOLE. Oui, avec un pas grand'chose.
FLOUPIN. Naturellement.
LE RECENSEMENT. Il s'appelle, votre mari?
MARIOLE. Un feignant qui m'a housculée hier... Si vous croyez que je vas répondre pour lui...
MORISSON. Ça ne serait pas à faire.
LE RECENSEMENT. Alors, je vais lui parler. Attention, tambour.

CHOEUR.

Refrain de l'air d'entrée.
Ah! rataplan, rataplan, plan! etc.
(Sortie.)

SCÈNE VII

FLOUPIN, MORISSON.

FLOUPIN. Encore une invention parisienne.
MORISSON. Vous leur en voulez donc bien, à ces pauvres gens de Paris?
FLOUPIN. Vous savez mon avis là-dessus : Qu'est le villageois?
MORISSON. Oui, je sais. Rien.
FLOUPIN. Que doit-il être?
MORISSON. Tout.
FLOUPIN. Qu'est le Parisien?

MORISSON. Tout.
FLOUPIN. Que doit-il être?
MORISSON. Rien. Je sais. (A part.) Quel ren-gaineur!
FLOUPIN. Il faut que ça change. Ah! si j'étais à Paris!
MORISSON. Allez-y!
FLOUPIN. Et le moyen? Il y a trois lieues d'ici à Paris, et pas de communications.
MORISSON. Et le chemin de fer?
FLOUPIN. Je n'ai pas confiance.
VOIX AU DEHORS. Oh! là! là! (Jean-la-Poste parait.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEAN-LA-POSTE.

FLOUPIN. Tiens, un postillon!
JEAN-LA-POSTE. A vos ordres, bourgeois.
MORISSON. D'où sort-il, celui-là? Ah! du Petit Journal.
JEAN. Mieux que ça : de la Gaité. Jean-la-Poste, le plus intéressant des postillons.
FLOUPIN. Depuis le postillon de Longjumeau...
JEAN. Bah! un joli farceur, que ce chanteur-là!
MORISSON. Il grimpeait jusqu'au do.
JEAN. Et moi, je grimpeais jusqu'au sol, en partant de mon cachot. C'était un autre chemin à faire.

Air des Carrières de Montmartre.
J'étais un gars vigoureux,
Ferme et solide au poste.

TOUS.

C'était un gars vigoureux,
Ferme et solide au poste.

JEAN.

Quand je faisais deux à deux
Courir mes bidets poudreux,
Tout l'pays joyeux
Se sentait heureux
De voir courir la Poste!

TOUS.

Quand il faisait deux à deux, etc.

JEAN.

Mais, un beau jour, v'là l' guignon
En route qui m'accoste!

TOUS.

Mais un beau jour, v'là l' guignon
En route qui l'accoste.

JEAN.

Il s' trouve qu'on vole un fripon;
On dit, et çs sans raison,
Que c'est moi l' larron!
On m' mène en prison,
Et v'là la Poste au poste!

TOUS.

Il s' trou' qu'on vole un fripon, etc.

JEAN.

Mais j' suis un gaillard adroit,
Et prompt à la riposte.

TOUS.

Mais c'est un gaillard adroit, etc.

JEAN.

M'ennuyant dans cet endroit,
Je me sauv' par le toit,
Et mon géolier voit
Que c'est moins qu'on n' croit
Aisé d' prendr' la Poste.

TOUS.

S'ennuyant dans cet endroit,
Il se sauve par le toit,
Et son géolier voit, etc.

JEAN-LA-POSTE. Voilà comme ça se joue, et tout le monde a voulu voir la tour que j'es-caladais si crânement.

FLOUPIN. Pas moi; mais ça ne m'étonne pas, on aime les tours, à présent.

Air : Amis, voici la riante semaine.
Aux dram's maint'nant, pour que l' succès s'ac-
[corde,

Il faut aux tours des acteurs exercés;
J'en vis naguère un grimper à la corde,
Et celui-là, j' crois qu' vous le connaissez.
Des spectateurs aussi pour votre pièce
Je comprends l' goût, quand je viens à savoir,
Tour à créneaux, tours de forc', tours d'adresse,
Combien de tours vous leur avez fait voir!

MORISSON. Et à présent, qu'est-ce que vous faites?

JEAN-LA-POSTE. J'ai voyagé, mais je retourne à Paris. C'est le moment; voilà l'exposition, tout le monde va faire fortune.

FLOUPIN. Ah! toujours Paris!

JEAN. Si vous n'y allez pas, avez-vous des lettres à porter?

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE TUYAU DE POSTE.

LE TUYAU. Des lettres? c'est mon affaire. Et ça ne sera pas long.

MORISSON. Un facteur en métal?

LE TUYAU. Le Tuyau de poste. Invention nouvelle, appelée à un grand avenir, non pas sur la terre, mais dessous. J'ai ma place marquée dans la noble famille des conduits souterrains. Avant peu, je distribuerai les lettres à domicile, comme l'eau et le gaz.

FLOUPIN. Ça sera commode.

MORISSON. Et comment vous y prenez-vous?

LE TUYAU. Rien de plus simple; tenez. (Il prend un papier roulé et le met dans une sarbacane qu'il tient à la main.) Voilà une lettre qui part. (Il souffle.) Elle est arrivée.

Air de la sérénade de Dunanan.

Qu'une naïve enfant
Sente un désir d'argent
Qui la presse;
Eh! jette en mon tuyau
Un p'tit billet tout chaud
De tendresse.
Pif! paf! pouf!
Le poulet détail
Sans qu'on ait le temps de dire : Ouf!
Pif! paf! pouf!
Raide comme balle,
L'objet arrive... avec un pouf!

FLOUPIN.

Qu'un banquier folichon
Invente un bon ham'çon
D'actionnaire.
Il adresse à Gogo,
A travers le tuyau,
Son affaire.
Pif! paf! pouf!
L'annonce détail, etc.

MORISSON.

Que monsieur Bonnefoi
Trouv' une veuv' sans emploi,
Sage et belle;
A son naïf client,
Vous en portez prompt'ment
La nouvelle.
Pif! paf! pouf!
La v'là qui détail, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

MORISSON. Il n'y a pas à dire; c'est commode, pour les lettres.

LE TUYAU. Pour tout. Je me charge aussi des paquets, des colis, et même des personnes.

(A Floupin.) Voulez-vous que je vous souffle à une destination quelconque ?

FLOUPIN. Merci.

LE TUYAU. Essayez seulement.

FLOUPIN. Non, sans façon. Mais, si vous voulez, je vais appeler ma femme.

MORISSON. Et où allez-vous comme ça ?

LE TUYAU. A Paris ; tout le monde y va faire fortune.

FLOUPIN. Encore !

LE TUYAU. Avez-vous seulement un message à me confier ?

SCÈNE X

LES MÊMES, L'ÉTINCELLE ÉLECTRIQUE.

L'ÉTINCELLE. Un message ? ça me regarde.

JEAN-LA-POSTE. L'Étincelle électrique ! En voilà une qui me dégote !

L'ÉTINCELLE. Je le crois ; telle que vous me voyez, j'arrive d'Amérique, tout le long du câble.

MORISSON. Vous devez être fatiguée.

L'ÉTINCELLE. Pas trop : une demi-minute de voyage, et me voilà.

Air : *Clic, clac, clic, hop-là!* (Royaume des Femmes.)

Plac ! plic ! plac ! hop-là ! (Bis.)

Comme ça march', comm' ça va !

Je cours et je vole.

Plac ! plic ! plac ! hop-là !

Le signe et la parole

Vont moins vite que ça.

Un chroniqueur célèbre

Dit une chos' à Paris ;

A New-York, son confrère

N'est pas du même avis.

Par le câble on échange

Un coup de pistolet ;

Et, sans qu'on se dérange,

L'honneur est satisfait.

Plac, plic, plac, hop-là ! etc.

Un mari qui voyage

Là-bas, depuis douz' mois,

Adresse un doux message

A l'épous' de son choix.

Comm' ça march' ! la réponse

A l'époux bien tombé

Une heure après annonce

La naissance d'un bébé !

Plac, plic, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

L'ÉTINCELLE. Et tout ça pour rien.

FLOUPIN. Pour rien ?

MORISSON. Il n'y a pas à marchander.

L'ÉTINCELLE. Ou presque rien : vingt mots, cinq cents francs.

FLOUPIN. Bigre !... vous appelez ça pour rien ?

MORISSON. En fait de mots, je croyais qu'il n'y avait que la fièvre typhoïde qui coûtait ce prix-là.

L'ÉTINCELLE. Êtes-vous près regardant ! Tenez, à l'heure qu'il est, je vais à Londres trouver un Anglais qui a payé cinq mille francs une de mes étincelles.

FLOUPIN. Qu'est-ce qu'il en veut faire ?

L'ÉTINCELLE. Allumer son cigare.

MORISSON. Il faut lui nommer un conseil judiciaire. Tenez, moi qui vous parle...

Air de *Turenne*.

Un certain soir, je me l' rappelle,

Ach'tant un journal, je n' sais où,

Je me fendis d'une Étincelle,

Laquelle ne me coûta qu'un sou.

Cette Étincelle était un journal type,

Qui vous valait bien, Dieu merci !

Je vous déclare que j' l'ai trouvée aussi Très-bonn' pour allumer ma pipe !

L'ÉTINCELLE. Ça ne m'empêchera pas de trouver des gens pour me payer mon prix.

FLOUPIN. A Londres ?

L'ÉTINCELLE. A Paris, puisque tout le monde va y faire fortune.

MORISSON. Toujours, donc ?

L'ÉTINCELLE, JEAN-LA-POSTE, LE TUYAU. Toujours !

LE TUYAU.

Air : *Dans un harem, il faut.*

Partout l'argent pleuvra ;

Paris sera sous la gouttière !

A Paris, sans rien faire,

Tout le monde s'enrichira.

L'ÉTINCELLE.

Au théâtre, jamais

Les pièces les plus bêtes

N'auront fait tant d' recettes...

Pourvu qu'il fasse frais !

JEAN LA POSTE.

Les marchands de coco,

Lassés d'emplir leurs verres,

Deviendront millionnaires...

Pourvu qu'il fasse chaud !

MORISSON.

Dans chaq' restaurant plein,

On fera queue à chaque table ;

On palra, c'est probable,

Rien que pour voir manger son prochain.

FLOUPIN.

Chacun va sans façon,

Pour pêcher au Pactole,

Louer pour un' soimne folle

Sa chambre de garçon.

Plus d'un rêve déjà

D'avoir pour locataire

Une païress' d'Angleterre

Aimante, qui l'épous'ra.

L'ÉTINCELLE.

Les fiacres rou'l'ront tant

Que tous les ouvreurs de portières

Après ça, dans leurs terres,

Iront vivre tranquillement.

MORISSON.

Dans le quartier Bréda

D'avance l'on s'exerce

A recevoir l'averse ;

Et c'est là qu'on verra,

D' l'hospitalité si

Ces dames ont la bosse,

Qu'autrement qu'en Écosse

On la pratique ici.

TOUS.

Partout l'argent pleuvra, etc.

L'ÉTINCELLE. Aussi nous n'avons pas de temps à perdre. En route !

REPRISE ENSEMBLE.

Plac, plic, plac, hop-là ! etc.

SCÈNE XI

FLOUPIN, MORISSON.

MORISSON. Ça vous fait rêver, ce qu'ils ont dit là ?

FLOUPIN. Dame ! c'est tentant.

MORISSON. Il faut y aller.

FLOUPIN. Mieux que ça. Faisons fortune ici, à domicile.

MORISSON. Avec quoi ?

FLOUPIN. Avec une exposition.

MORISSON. A Bouzy-le-Têt ? Qu'est-ce que nous y mettrons ?

FLOUPIN. J'ai déjà quelque chose.

MORISSON. Une invention à vous ?

FLOUPIN. A moi. Je l'ai envoyée à Paris ; mais le jury d'admission l'a refusée.

MORISSON. Ah ! c'est un mystère ?

FLOUPIN. Oui ; c'est un instrument de mon état.

MORISSON. De votre état d'apothicaire ? (cherchant). Ah ! bon, je vois ça d'ici. C'est un p-u commun.

FLOUPIN. J'ai inventé un perfectionnement.

MORISSON. Dans quel genre ?

FLOUPIN. Musical.

MORISSON. Charmant. Ça doit être cher !

FLOUPIN. Non, il y a un modèle à quinze francs : on a une tyrolienne et l'ouverture de la dame Blanche ; et un autre à vingt francs, avec imitation de Thérèse.

MORISSON. Et on n'a pas voulu de ça ?

FLOUPIN. Je vous demande si c'est juste.

MORISSON. Je me le demande aussi.

FLOUPIN.

Air : *Paillasse*.

On voit ce système adapté

A plus d'un' mécanique ;

Mon coucou chante, et j'ai porté

Des socques à musique.

Pourquoi, sans raison,

Cette exception ?

Je veux qu'on me réponde.

MORISSON.

Oui, qu'on dis' pourquoi ;

La musique est, j' croi,

Faite pour tout le monde.

C'est égal. Ça ne suffira pas à attirer l'Europe et l'Amérique, ça.

FLOUPIN. Il y en a d'autres comme moi.

MORISSON. Des refusés ? c'est vrai ; mais il faut aller les chercher.

FLOUPIN. Eh bien ! tant pis ! Allons-y !

MORISSON. Partons.

VOIX EN DEHORS. Au secours !

MORISSON. Qu'est-ce que c'est que ça ?

FLOUPIN. On appelle au secours, allons-nous-en.

SCÈNE XII

LES MÊMES, SAUTRIOTE, LE GARDE CHAMPÊTRE.

SAUTRIOTE.

Air : *Koukoulé*.

Au secours ! (4 fois)

Je n'ai rien fait pour qu'on m' tourmente !

Au secours ! (bis)

Pauvre bête innocente,

On me poursuit toujours !

Au secours !

LE GARDE-CHAMPÊTRE. Tu as beau crier, je te tiens.

MORISSON. Voyons, père Mathieu... qu'est-ce qu'elle vous a fait cette enfant ?

LE GARDE-CHAMPÊTRE. Ça ? c'est une saute-relu ; ça fait du dégât.

SAUTRIOTE. Moi ? je ne fais que passer.

FLOUPIN. Si elle est toute seule, ça ne ruïnera pas la commune.

LE GARDE-CHAMPÊTRE. Oh ! il y en a d'autres.

SAUTRIOTE. Hélas ! pas beaucoup. Nous étions nombreuses, là-bas d'où nous venons. Mais on nous fait tant de misères ! Les unes ont été mangées par les oiseaux ; beaucoup se sont noyées en passant la mer ; d'autres ont été écrasées et vendues au boisseau.

MORISSON. Au boisseau... Quelle destinée !

SAUTRIOTE. A présent, il ne reste plus que notre reine, et une toute petite troupe avec elle.

FLOUPIN. Et où allez-vous, sans indiscretion?
SAUTRIOTE. A la grande ville. Il paraît qu'une fois là nous serons tranquilles. Ah! je voudrais déjà y être.

Air de J. M. Chautagne.

Je ne suis, voilà mon histoire,
Qu'une paysanne des champs;
Je n'peus qu'à manger et qu'à boire,
Et ce que j' trouve, je le prends!
Ah! ah! ah!
On nous l' défend, mais on dit qu'à Paris,
— A Paris n'y a pas de garde champêtre; —
On nous l' défend, mais on dit qu'à Paris,
Tout c' qu'on nous défend, c'est permis!

Nous n'avons ni r'venus ni rentes;
Tout ça n'est pas connu chez nous!
Pourtant, convert's de robes brillantes,
Nous f'sons bombance à travers choux!
Ah! ah!
On nous l' défend, etc.

Suivant notre humeur vagabonde,
D'amours fréquemment nous changeons;
Ça va bien tant qu' le grain abonde,
Mais dès qu'il manque, cust! nous flions!
Ah! ah!

On nous l' défend, etc.

Parfois, on prend, chez les saut'nelles,
Un compagnon... chacun' le sien!
On dit tout haut : Nous s'rons fidèles;
Et tout bas : Ça n'engage à rien!
Ah! ah! ah!
On nous l' défend, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

On leur défend, mais on dit qu'à Paris,
A Paris n'y a pas d' gard' champêtre;
On leur défend, mais on dit qu'à Paris
Tout c' qu'on leur défend, c'est permis.

MORISSON, à Floupin. Eh bien! voilà déjà une curiosité. Si nous les emmenions avec nous?

FLOUPIN. Pour quoi faire?

MORISSON. Nous en ferons un échange avec le jardin d'acclimatation. On aime les animaux utiles, dans cet établissement-là.

FLOUPIN. Au fait!... Où est-elle, votre reine?

SAUTRIOTE. Pas bien loin. Mais je ne veux pas dire où; vous lui feriez du mal.

MORISSON. Au contraire.

SAUTRIOTE. Bien sûr? C'est dans un champ de blé.

FLOUPIN. Allons-y.

SAUTRIOTE. Nous y sommes. (Changement).

DEUXIÈME TABLEAU

Un champ avec des herbes gigantesques.

SCÈNE UNIQUE

LES MÈMES, SALTARELLA, LES SAUTERELLES.

CHOEUR.

Air de J. M. Chautagne.

A travers l'herbe verdoyante,
Où nous courons,
Où nous dansons,
Répétons, troupe sautillante,
Nos joyeuses chansons!

SALTARELLA.

Mes sœurs, bâtons-nous de cueillir
Sur notre passage

La moisson sauvage;
Tout à l'heure il faut repartir.
Mais notre voyage
Bientôt va finir.

REPRISE DU CHOEUR.

LE GARDE-CHAMPÊTRE. Voyez-vous comme ça butine?

SALTARELLA. Des hommes! nous sommes frites!

SAUTRIOTE. N'ayez pas peur. Ils ne sont pas méchants, ceux-là.

FLOUPIN. On nous a dit où vous voulez aller.

MORISSON. Et nous nous sommes occupés de votre logement.

SALTARELLA. Merci! Mais c'est un soin superflu. Dans ce pays-là les insectes ne sont jamais embarrassés de se caser. Est-ce qu'on n'y entend pas dire à tout propos que les gens ont une sauterelle... (Elle désigne son front.)

FLOUPIN. Mais pour vous introduire là...

SALTARELLA. AUX cerveaux fêlés, il y a des ouvertures. J'ai pris mes informations sur les Parisiens.

Air de J. M. Chautagne.

Ils ont d' l'esprit qu' c'est un sucre,
Mais ils ne savent l'employer
Qu'à contenter l'amour du lacre
Et le sot désir de briller.
On rit des candeurs ingénues;
L'amour est traité de gêneur!
On aime bien mieux, chez les grues,
Se former l'esprit et le cœur!

Elle a des trous (bis),

Leur cervelle;

Elle en a d'ssus, elle en a d'ssous;

Ça nous appelle!

Oui, leur cervelle elle a des trous!

REPRISE EN CHOEUR.

FLOUPIN. Elle a de la jugeotte, pour une sauterelle.

SALTARELLA. Ce n'est rien que ça. Vous en verrez bien d'autres quand nous serons installés dans nos nouveaux domiciles. Il n'y aura pas moyen que les étrangers s'ennuient. Rien que ça vaudra l'argent du voyage.

MORISSON. Ça me décide.

FLOUPIN. Vous partez?

MORISSON. Je m'en demande si je pars. Au chemin de fer, et roulons!

SALTARELLA. Et nous, mes sœurs, à travers champs, et sautons.

MORISSON. Allons, Floupin!

FLOUPIN. Non; cette idée de chemin de fer et de saut, rapprochés comme ça, ça me fait réfléchir. Je reste; vous m'enverrez vos trouvaillies.

MORISSON. Soit! adieu, et en route!

SALTARELLA. Adieu, et en route!

Air : Tout tourne. (Vie Parisienne.)

A nous tous les gens à marottes,
Les gens légers, les gens profonds;

Les gaudins avec leurs cocottes,
Les femmes avec leurs chiffons!

A nous les maris tristapattes!

Plus d'un quand il prit femme avait,

— Elle a grandi, l'on voit les pattes! —

Une saut'rell' sous son bonnet.

Ah! ah!

Quelle chance! quelle chance!

En route, route, route,

En danse, danse, danse!

Paris! nous voilà!

Les saut'nelles vont là!

REPRISE EN CHOEUR.

SAUTRIOTE.

On prétend que la crinoline
Est bien près d'aller à vau-l'eau,
Et qu' les dam's vont avoir la mine
D'un parapluie et d' son fourreau.
On va savoir s'il faut en rire,
Et si la dame et son ballon,
Pour beaucoup, c'était autant dire
Une saut'rell' dans l' Panthéon.

Ah! ah!

Tous.

Quelle chance, etc.

MORISSON.

Je vais à la vi' parisienne
Goûter d'autant mieux, j'en ai l' trac,
Qu'on la voit mise sur la scène
En musique par Jaëque Offenbach.
En y pensant ma joie est grande,
D'entendre ces chanteurs sans art,
Et d'avance je me l' demande,
S'ils ont un' saut'relle quelqu' part!

Ah! ah!

Tous.

Quelle chance, etc.

ACTE DEUXIÈME

La place du Prince-Eugène; le Château-d'Eau, les boulevards; au fond, les Magasins-Réunis. Un kiosque à journaux.

SCÈNE PREMIÈRE

PROMENEURS, LA MARCHANDE DE JOURNAUX, assise devant son kiosque. — Tous les promeneurs lisent un journal en marchant.

LA MARCHANDE. La Liberté, la Patrie, le Soleil, la Lune!

UNE BONNE, à la marchande. Un Petit Journal, s'il vous plaît.

LA MARCHANDE. Je n'en ai plus.

LA BONNE. Ah! qu'est-ce que je pourrais donc lire qui m'amuserait?

LA MARCHANDE. Voulez-vous la Liberté? il y a le Monde culinaire; ça vous servira pour votre marché.

LA BONNE. Le monde quoi?... Connais pas. Donnez-moi le Moniteur de l'Armée.

LA MARCHANDE. Voilà. Il y a des mutations de troupes.

LA BONNE. On vous dit les nouveaux régiments qui arrivent dans les casernes; c'est toujours intéressant. Merci. (Elle s'éloigne.)

LA MARCHANDE. La Liberté, la Patrie, la Lune, le Soleil!

UN TOURLOUROU, à la marchande. Faites excuse, madame. Est-ce que vous avez la feuille de Noisy-les-Bedaines?

LA MARCHANDE. Je n'en ai plus.

LE TOURLOUROU. Faites excuse... C'est que Noisy-les-Bedaines, c'est chez nous, et j'aurais été content de voir si la grande Catiche m'attendait toujours, ou si c'est qu'elle en avait épousé un autre. Faites excuse, péremptoirement; n'y a pas d'affront. (Il s'éloigne.)

LA MARCHANDE. Le Soleil, la Lune, la Patrie, la Liberté!

SCÈNE II

LES MÈMES, MORISSON.

MORISSON, hérté par un promeneur qui lit. Prenez donc garde!

LE PROMENEUR. Prenez donc garde vous-même.

MORISSON. Vous ne pouvez pas regarder devant vous ?

LE PROMENEUR. Vous y regardiez donc, vous ?

MORISSON. Certainement.

LE PROMENEUR. Eh bien, alors, pourquoi me cognez-vous, imbécile ? *(Il s'éloigne.)*

MORISSON. Imbécile était de trop ; à part ça, il raisonne bien, cet homme-là. Mais pourquoi diable lisent-ils tous en marchant ? J'arrive par le chemin de Mulhouse, et de la gare ici, je n'ai rencontré que des gens qui lisaient. Il faut que ça soit bien intéressant. Je vais voir. *(A la marchande.)* Un journal, s'il vous plaît.

LA MARCHANDE. Voilà.

MORISSON. Oh ! pas celui-là. Il donne des nouvelles de la guerre de l'Afghanistan, et il dit que les Afghans ont été vaincus. Je n'aime pas ça.

LA MARCHANDE. Bon ! En voilà un où vous verrez qu'ils ont été vainqueurs.

MORISSON. J'aime mieux ça... *(Lisant.)* C'est vrai.

Air de l'Apothicaire.

Voilà trois sous, qui sont bien dus
A cette façon d'écrire l'histoire ;
Dans l'un les Afghans sont vaincus,
Et dans l'autre ils ont la victoire.
Le fait est maintenant constaté.
Ils est certain, dans cette affaire,
Qu'un des deux dit la vérité
Et que l'autre dit... le contraire !
Oui, si l'un dit la vérité,
L'autre, à coup sûr, dit le contraire.

LA MARCHANDE. C'est pas moi qui les fais.

MORISSON. Je ne vous accuse pas de ça, madame ; grand Dieu ! non. — Voyons un peu les faits divers. *(Lisant.)* « Hier, une foule considérable était assemblée autour... » *(Il est heurté par un promeneur, lisant. Les deux journaux tombent.)*

DEUXIÈME PROMENEUR. Pardon, monsieur !

MORISSON. Ah ! monsieur, excusez !

DEUXIÈME PROMENEUR. Vous aurais-je fait mal ?

MORISSON, se frottant. Je me le demande, si... *(Se reprenant.)* Au contraire.

DEUXIÈME PROMENEUR. Echanté, monsieur... MORISSON, se frottant. Comment donc ! Tout le plaisir est pour moi... *(Ils ramassent leurs journaux et se trompent, chacun prenant celui de l'autre. — Le promeneur salue encore et s'éloigne.)*

MORISSON. Il est poli, celui-là. Où en étais-je ?... *(Lisant.)* « ... Autour d'un chat qui poussait des miaulements affreux ; la pauvre bête... » *(Il tourne la page.)* Tiens ! ce n'est pas mon journal ! nous avons changé !... Mais c'est la même anecdote... *(A la marchande.)* Madame, c'est une indignité !

(MÊME AIR.)

On dit qu' les gargotiers, sous l' nom
De turbot, saumon, sole ou brème,
Donn'nt toujours le même poisson ;
Pour les journaux on fait de même.
On les lit tous, en lisant un,
Et je trouve un peu fort qu'on ose
Nous faire payer pour chacun,
Quand ils disent tous la même chose.
C'est fort de payer, etc.

LA MARCHANDE. Vous n'êtes jamais content, vous. En voilà un rognonneur ! *(Elle rentre dans son kiosque.)*

MORISSON. On rognonnerait à moins... *(Il revient en scène et se trouve face à face avec Rocambole, qui sort d'une trappe.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, ROCAMBOLE, en blouse.

MORISSON. Tiens ! un égoutier.

ROCAMBOLE. Il m'a vu !... Vous m'avez vu ?...

MORISSON. Je ne peux pas dire le contraire.

ROCAMBOLE. Alors, venez par ici... *(Bas.)* Il faut mourir...

MORISSON. Tiens, cette idée !... Pourquoi ça ?...

ROCAMBOLE. Parce que vous m'avez vu !...

MORISSON. Mais il y en a bien d'autres !... *(Montrant les promeneurs qui les entourent.)*

ROCAMBOLE. Oh ! ils auront leur affaire aussi.

MORISSON. Bon ! pas de préférence... Mais pourquoi ça ?

ROCAMBOLE. Parce que je suis...

MORISSON. Vous êtes ?

ROCAMBOLE.

Air des Dames de la Halle.

Je suis un gredin populaire,
Et vous devez savoir mon nom !

TOUS.

Non, non, non, non, non !

ROCAMBOLE.

Si fait, car vous donnez, j'espère,
Au P'tit Journal vos petits sous ?

TOUS.

Tous, tous, tous, tous, tous !

ROCAMBOLE.

Alors vous savez mon histoire,
Et comment en longueur elle a
Tiré son intérêt notoire,
Depuis sept ans et par delà.

TOUS.

Hola ! la ! la ! la ! la ! la ! la !

ROCAMBOLE.

Du public dont je suis l'idole,
J'occupe les jours et les nuits ;
Tremblez tous ! car c'est moi qui suis
Rocambole !

TOUS, s'éloignant.

Du public, dont il est l'idole,
Il occupa longtemps l'ennui ;
Fuyons tous ! car c'est lui, c'est lui,
Rocambole !

ROCAMBOLE. Vous voyez l'effet.

MORISSON. Oui, ça les fait tous sauver.

ROCAMBOLE. Rien que mon nom... Jugez ! Mais je me contenterai de vous.

MORISSON. Il n'y a pas moyen d'arranger ça ?

ROCAMBOLE. Impossible ! Il me faut mon petit crime tous les jours. Ainsi, allons-y !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE FOURGAT.

LE FOURGAT, sortant d'une trappe. Arrêtez ! *(A Rocambole.)* C'est toi qui vas mourir !

MORISSON. Il arrive bien, celui-là.

ROCAMBOLE. Il faudra voir !

LE FOURGAT. C'est tout vu. Tiens ! *(Il l'ajuste avec un pistolet d'enfant.)*

ROCAMBOLE. Touché ! je suis mort ! *(Il disparaît dans la trappe.)*

SCÈNE V

MORISSON, LE FOURGAT.

LE FOURGAT. Voilà !

MORISSON. Puis-je savoir qui je dois remercier ?

LE FOURGAT. De rien. Je m'appelle Le Four-

gat ; je travaille dans les nouveaux Mystères de Paris.

MORISSON. Aïe !

LE FOURGAT. Il me faut mon petit crime tous les matins !

MORISSON. Vous aussi ?

LE FOURGAT. Une autre fois, ce sera votre tour.

MORISSON. Vous êtes bien bon.

LE FOURGAT. Jurez-moi que vous viendrez me voir !

MORISSON. Comment donc !... Où demeurez-vous ?

LE FOURGAT. Dans une cave. Je vous ferai boire quelque chose...

MORISSON. Il faudra que je le boive ?

LE FOURGAT. Il le faudra bien. A bientôt.

MORISSON. Parbleu ! demain matin. *(Le Fourgat sort.)*

SCÈNE VI

MORISSON, puis ROCAMBOLE.

MORISSON. Je ne sais pas si j'ai bien fait de venir. Cette peinture de la société parisienne, si bien prise sur le fait, me donne à réfléchir. *(Voyant Rocambole sortir d'une trappe.)* Ah !

ROCAMBOLE. Il est en major hongrois. Vous m'avez vu ?

MORISSON. C'est vous ! Est-ce qu'il faut encore ?...

ROCAMBOLE. Non, au contraire.

MORISSON. Tant mieux ! Mais vous-même, je croyais que vous étiez...

ROCAMBOLE. Je l'étais. Mais ça ne me gêne pas. J'y suis habitué.

MORISSON. C'est commode.

ROCAMBOLE. Seulement je ne suis plus ce polisson de Rocambole. Je suis le major Avatâr, protecteur de jeunes filles. Voulez-vous que je vous protège ?

MORISSON. Volontiers. *(Voyant Feringhea sortir d'une trappe.)* Ah ! voilà une occasion !

ROCAMBOLE. Un Thug ! Mauvaise affaire !

FERINGHEA. Couic.

ROCAMBOLE. Il m'a regardé. Je suis mort. *(Il disparaît.)*

SCÈNE VII

MORISSON, FERINGHEA. *(Il est tout en bleu, tatoué en blanc.)*

FERINGHEA. Couic !

MORISSON, salueant. Monsieur !... un Thug ! qu'est-ce que ça peut être ?

FERINGHEA. C'est un serviteur de la déesse Khâli.

MORISSON. Elle a une jolie livrée.

FERINGHEA.

Air : Ah ! baï baï bo !

Étranglez-vous l'un l'autre,

Dit la déesse Khâli ;

Pour être son apôtre,

Elle m'envoie ici.

Sur une affiche bleue

J'annonce la chose en blanc,

Et le monde fait queue

Pour voir mon boniment.

En traître je n' prends pas les gens ;

Mon affich' dit aux ignorants :

Pour ceux qui n' savent pas l'indien,

Ça n' peut pas s' lire, vous l' voyez bien !

Ah ! baïbaïbo !

Baïbaïbo !

Couic ! couic !

(Bis.)

On est gêné parfois ici

Pour servir la déesse Khâli ;

Mais j'ai mon truc, et sans remords,

Ceux que j' n' occis pas, j' les endors !

MORISSON. Et qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

FERINGHEA. *lui présentant un mouchoir.* Prenez ça.

MORISSON. Un mouchoir. Pour quoi faire ?

FERINGHEA. C'est la déesse Khâli qui vous l'envoie.

MORISSON. Une déesse ! c'est flatteur. Qu'est-ce qu'elle fait, cette déesse-là ?

FERINGHEA. Elle étrangle !

MORISSON. Pauvre femme ! Il faut lui taper dans le dos.

FERINGHEA. Elle étrangle les mortels qu'elle a choisis. Allons, couic ! *(Il fait signe à Morisson de s'étrangler.)*

MORISSON. Moi ? jamais ! Ça ne se fait pas ici, ça, mon garçon. J'aime mieux crier : A la garde !

FERINGHEA, voyant les promeneurs se rapprocher. On vient ! mais tu ne perdras pas pour attendre. Gare à toi, la première fois que tu mangeras du poisson !

MORISSON. Ciel ! Moi qui aime tant la friture... je suis frit !

FERINGHEA.

Reprise de l'air.

Ah ! bai bai bo, etc.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

MORISSON, PROMENEURS, puis ROCAMBOLE.

MORISSON. Comment lâche-t-on des animaux pareils dans les rues ? *(Voyant Rocambole sortir d'une trappe.)* Encore un !

ROCAMBOLE, en gandin, le visage bleu. Vous m'avez vu ?

MORISSON. Ah ! c'est vous ? Je ne vous reconnaissais pas avec votre masque.

ROCAMBOLE. C'est le poison des Thugs ; mais ça ne me gêne pas.

MORISSON. Vous y êtes habitué. Qu'est-ce que vous voulez, cette fois-ci ?

ROCAMBOLE. Dire mon dernier mot. Ecoutez tous !

Air des Dames de la Halle.

Le dernier mot de Rocambole,
Cela mérite attention.

TOUS.

Non, non, non, non, non, non !

ROCAMBOLE.

Je vous en donne ma parole,
C'est le dernier, ça n's'ra pas long !

TOUS.

Bon, bon, bon, bon, bon, bon !

MORISSON.

Vous croyez donc le mond' bien bête
Pour qu'on s'y laisse prendre ? Déjà
Trop de fois vous nous l'avez faite !

ROCAMBOLE.

C'est le dernier, et le voilà !

TOUS.

Tralala, la, la, la, la !

MORISSON.

Ce dernier mot, sans tant d'paroles,
C'est moi qui vais l'dire : En repos
Laissez-nous enfin avec vos
Rocamboles !

REPRISE EN CHOEUR.

ROCAMBOLE. Ah ! c'est comme ça que vous le prenez ?

MORISSON. Je me le demande, si c'est comme ça ?

ROCAMBOLE. Eh bien ! alors, puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire voir le tour... bonsoir

MORISSON. Adieu pour toujours !

REPRISE EN CHOEUR.

(Sortie.)

SCÈNE IX

MORISSON, seul.

MORISSON. Ouf ! En voilà, une littérature ! Nous avons eu les romans de cape et d'épée, les romans intimes, les romans de mœurs, les romans réalistes. A présent, c'est autre chose.

AIR :

Ces récits pleins d'invention,
Avec leur trappe opiniâtre,
Rappel'nt ces festins en carton
Qu'on sert sur la table, au théâtre.
Avec ces régals retapés,
Auxquels les journaux serv'nt de nappes,
Maint'nant les lecteurs attrapés
N'ont plus que des romans à trappes !

Enfin, m'en voilà quitte. Il me faudrait une petite diversion. On m'avait dit qu'ici les dames étaient très-accueillantes pour les étrangers, et je ne m'en aperçois guère. A Bouzyle-Têtu, nos bonnes villageoises me parlaient ; elles me disaient des sottises, mais elles me parlaient. Et ici... Est-ce qu'il me manquerait quelque chose ? Mais quoi ?

SCÈNE X

MORISSON, LE CHIC.

LE CHIC. Tu te le demandes ?

MORISSON. Je ne fais que ça,

LE CHIC. Eh bien ! je vais te le dire. Ce qui te manque, mon bonhomme, c'est moi.

MORISSON. Il est certain que, si je vous avais trouvé, je ne chercherais plus.

LE CHIC. Et tu aurais raison, car tu aurais tout.

MORISSON. Rien que ça ? Alors dites-moi votre nom et votre adresse.

LE CHIC. Mon adresse ? Partout. Mon nom ? Le Chic.

AIR :

Chacun, jaloux de briller sur la scène,
A sa façon y travaille, mais... cric !
C'est moi, le Chic, moi seul qui vous fais reine ;
Si l'on est roi, c'est quand on a du chic !

Au temps jadis on vit régner en France
La gloire acquise ou l'éclat patricien ;
L'amour, l'esprit, la beauté, l'élégance,
Mais me voici !... Tout cela n'est plus rien.

On a du chic. Qu'importe tout le reste ?
On n'en a pas. Gare au mépris public !
Pas d'chic, dit-on : elle est douce et modeste.
Il a du cœur et du talent... pas d'chic !

Avoir du chic, c'est tâcher de paraître
Ce qu'on n'est pas ; c'est, fils d'un épicier,
Se donner l'air d'avoir bien voulu naitre,
Et, fils des preux, c'est vivre en palfrenier !

Avoir du chic, c'est se faire un panache
De vices vrais, — ou pas vrais ; c'est traiter
L'amour de blague et papa de ganache ;
C'est n'aimer rien et ne rien respecter !

Quand on a dit : Tiens, la petite Chose !...
Caché ses mains dans des gants de cent sous,
Fait chabonais dans un souper morose,
On a du chic, et le monde est à vous !

Car chacun cherche à briller sur la scène,
Et de son mieux y travaille... mais cric !
C'est moi, le Chic, moi seul, etc.

MORISSON. Ça ne me paraît pas bien difficile, Mais par où commencer ?

LE CHIC. Par le costume. Tant que tu n'auras pas un gilet en cœur et une jaquette à un seul bouton, tu comprends que tu ne seras jamais qu'un pas grand' chose.

MORISSON. Alors, vite. Où ça s'achète-t-il ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE COMMERCE.

LE COMMERCE. Ici.

MORISSON. Vous vendez des habits ?

LE COMMERCE. Et bien d'autres choses encore.

Air de l'Histoire du Tambour.

Entrez !... suivez l' monde ! Je suis le Commerce !

C'est en grand que j'exerce !

Je vends à tous, je vends de tout !

Vous trouvez chez moi, messieurs et mesdames,

Croyez mes réclames,

Des articles à votre goût !

Car je vends de tout,

Oui, je vends de tout.

Voulez-vous de la ferraille,

Un cent d'épingles, ou bien

Un' maison en pierr's de taille ?

Demandez, ne craignez rien !

Je vends aux gens pour leur plaisir

Tout ce dont on fait trafic ;

Je fais c' qu'un marchand peut faire

Pour contenter son public.

REPRISE ENSEMBLE.

Entrez ! suivez l' monde !... voilà le commerce !

En grand il exerce !

Il vend à tous, il vend de tout !

On trouve chez lui, messieurs et mesdames,

Selon ses réclames,

Des articles pour chaque goût.

Car il vend de tout ! *(Bis.)*

MORISSON. Vous devez avoir du loyer. J'ai peur que ça ne soit un peu cher chez vous.

LE COMMERCE. Cher ! Oui, c'est cher, si on veut. Mais ça ne fait rien ; on rend l'argent.

LE CHIC. Ah ! c'est tentant, ça.

MORISSON. Je ne dis pas.

LE COMMERCE. Comprenez bien le système. Je suppose que vous vouliez faire un cadeau à une jolie dame.

MORISSON. Vous pouvez supposer...

LE CHIC. Voyez-vous ça !

LE COMMERCE. Vous achetez l'objet, et...

MORISSON. Et on me rend l'argent.

LE COMMERCE. Et vous êtes libre de lui faire un nouveau cadeau avec.

MORISSON. A la même ? tout de suite ?

LE COMMERCE. Non. Au bout de cinquante-trois ans et trois jours.

MORISSON. Et trois jours ! Euh ! j'ai peur que l'envie ne m'en soit passée, au bout de ces trois jours-là.

LE CHIC. Mais, réfléchis donc.

AIR :

Songe donc combien ce système
Est d'un avantageux emploi.
Il faut penser aux gens qu'on aime ;
C' n'est pas bien de n'penser qu'à soi.
Par une prévoyance peu commune,
Les pères prodigues à présent
D'avance feront la fortune
De leurs enfants... en la mangeant.

MORISSON. Ça me décide. Habillez-moi, et ne regardez pas à la dépense. C'est pour mon fils ! Il aura soixante-dix-neuf ans et trois jours quand ça lui reviendra.

LE COMMERCE, le touchant de sa baguette. C'est

fait. (*Changement. — Morisson est à la dernière mode.*)

LE CHIC. A la bonne heure. Tu as l'air de quelqu'un au moins.

MORISSON. J'avais donc l'air d'un singe, auparavant?

Air: *Le Fleuve de la vie.*

J' trouv' que mon pantalon me serre,
Que l'habit est un peu criquet;
J' trouv' la cravate un peu légère,
Et trop peu d'étoffe au gilet.
Mais j'ai bien compris votre thèse
Sur le Chic. Elle m'a fait voir
Qu'il faut se gêner pour avoir
L'air d'un homme à son aise.

LE CHIC. Allons, tu te formeras.

MORISSON. Il n'y a qu'une chose qui me tracas-

LE CHIC. Quoi?

MORISSON. L'argent.

LE COMMERCE. Faites-vous épicier.

MORISSON. Je ne veux que des moyens honnêtes.

LE CHIC. Épouse une jolie femme.

MORISSON. Je suis trop sujet aux rhumes de cerveau. Je ne peux pas rester nu-tête.

LE CHIC. Fais semblant d'avoir de la fortune et passe-t'en.

MORISSON. Ça se fait?

LE CHIC. Tu peux te le demander, si ça se fait.

MORISSON. Il faut toujours une première mise de fonds.

LE CHIC. Oh! si petite!

SCÈNE XII

LES MÉMES, LA LOTERIE.

LA LOTERIE.

Air de *la Dot d'Auvergne.*

Cinq sous!

Cinq sous!

Voulez-vous faire fortune?

Cinq sous!

Cinq sous!

Fait's fortun' dans les prix doux.

Pour tenter c' coup décisif

Il est temps; qu'on se le dise:

C'est demain, demain sans remise,

Le tirag' définitif.

Cent mille francs pour cinq sous

Ça n' se trouv' pas dans un' prune.

Aux ch'veux prenez la fortune,

Faites-vous rich's dans les prix doux.

tous.

Cinq sous! etc...

MORISSON. Cinq sous! c'est dans mes moyens.

LA LOTERIE. Loterie des Andelys!... Prenez vos billets!... Loterie de Châteauroux!... Prenez, prenez vos billets!... Loterie du Parc... Prenez, prenez vos billets!... Loterie des Enfants-Pauvres!... Prenez, prenez, prenez vos billets!

MORISSON. Et on m'assure cent mille francs?

LA LOTERIE. Pas un sou de moins. A une seule condition. C'est que vous pincerez le gros lot.

LE CHIC. Ah! voilà le chien!

Air: *Trou la ta.*

Le gros lot,

Le gros lot,

C'est bien tentant, mais il faut,

Pour piacer le gros lot,

Avoir un bon numéro.

LA LOTERIE.

J'ai coanu certain malade

Qu'à la fois soignaient, j' l'ai vu!

Trois médecins de tout grade...

Eh bien!... il en est revenu.

Quel gros lot, etc.

LE CHIC.

A mon ami, j'ai, c'est bête,

Prêté dix louis, ma foi!

Il n'a pas payé sa dette;

Mais il n' dit pas d' mal de moi.

Quel gros lot! etc...

MORISSON.

Choisir un' femm' pas trompeuse,

C'est fait pour embarrasser.

Sous la crinolin' menteuse

Bienheureux qui peut pincer

Un gros lot! etc...

REPRISE EN CHOEUR.

MORISSON. Et à quand ce gros lot?

LA LOTERIE. Ça ne tardera pas... demain!...

Lisez les annonces. Ne voyez-vous pas que tous les jours on affiche: Demain, tirage définitif.

MORISSON. Je sais bien. Mais c'est justement ça.

Air: *Restez, restez, troupe jolie.*

C'est ce demain qui m'égaronche,

Car, je dois l' dire, en fait d'argent,

J'aim' beaucoup l'argent que je touche,

Pas du tout l'argent que j'attend.

LE CHIC.

D'autres partagent ce sentiment.

Aussi, parmi les nouvelles voies

Promises au Paris nouveau,

Cell' qui causera le plus de joies,

Ce sera l'avenue d'Eylau. *Bis en chœur.*

MORISSON. Décidément je ne suis pas assez chanceux. Tant que je n'aurai pas vu de mes yeux quelqu'un qui ait gagné à ce jeu-là...

SCÈNE XIII

LES MÉMES, CATHERINE, toilette extravagante.

CATHERINE. Me voilà, moi.

MORISSON. Vous avez gagné à la loterie?

CATHERINE. Oui. Seulement je n'y avais pas mis.

LE CHIC. Ça, c'est plus fort.

CATHERINE. C'est une histoire. Il faut vous dire qu'avant d'être ce que vous voyez, j'étais...

MORISSON. Quoi donc?

CATHERINE. Ah! au fait, il n'y a pas de honte. J'étais demoiselle de confiance chez un célibataire. J'y faisais...

LE CHIC. La cuisine?

CATHERINE. Juste. Monsieur m'aimait bien, parce que je n'étais pas méchante avec lui. Aussi...

Air: *C'est un tambour.*

Un jour, dans un songe cocasse,

Vlà que je rêve un numéro.

Monsieur, sachant ce qui m' tracasse,

Va chercher l' billet au bureau,

Et m' dit: Le v'là, j' l'en fais cadeau.

Parc' que je suis content de toi, Catherine;

Tu n' me vol's pas; Jamais d'aria;

Jama's d' sapeur dans ta cuisine...

Ah! l' bon billet (*bis*), je n' vous dis que ça,

Qu'il avait là!

Ah! l' bon billet qu'il avait là!

Je n' vous dis qu' ça!

LE CHIC. Il y a des gens qui ont la main heureuse.

CATHERINE. Lui surtout. Vous allez voir. Un soir, qu'il venait de dîner en lisant le jour-

nal, il me dit comme ça: Catherine, ta soupe était bonne... veux-tu que je t'épouse?

MORISSON. Tiens! cette idée!

CATHERINE. Moi, rien ne m'étonne. Je réponds: Tout de même! Et ça se fait.

MORISSON. Je parie que je devine pourquoi.

LE CHIC. C'est facile. Le numéro était sorti.

MORISSON. C'était un malin.

CATHERINE. Oh! oui. Malheureusement j'avais manqué de confiance dans les rêves, et j'avais...

LE CHIC. Patatra!... lâché le numéro.

CATHERINE. Recédé au garçon boucher.

MORISSON. Pour rien?

CATHERINE. Oh! pas si bête! Pour six sous, avec prime.

LE CHIC. C'est bien fait.

CATHERINE. Pour monsieur? Avec ça qu'il est à plaindre.

(MÊME AIR.)

D'abord, il ne trouvait pas ça drôle;

Ensuite à la chose il s'est fait.

Si bien qu'il en est comme un' folle,

Et qu' hier encore il s' disait

Content d'avoir pris son billet.

Il disait: Sans bruit, sans querelle,

Ma femm' m'aim'ra, m'obéira,

Et toujours ell' me s'ra fidèle...

Ah! l' bon billet (*bis*), je n' vous dis qu' ça,

Qu'il avait là!

Ah! l' bon billet qu'il avait là!

Je n' vous dis qu' ça!

MORISSON. Et vous voilà une dame à présent?

CATHERINE. Grâce à la loterie. Je peux dire que j'y ai attrapé un quine.

LE CHIC. Et vous vous la passez douce, hein?

CATHERINE. Oh! dans les commencements, j'étais trop ahurie. Vous comprenez? J'étais encore de mon village; mais ça m'est venu peu à peu, en voyant les autres.

Air: *Y a p'l'être des bergèr's dans l' village.* (Barbe-Bleue.)

J' n'osais pas quitter ma cornette,

J' n'osais pas monter en sapin;

J'osais si peu que c'était trop bête.

Si bien qu' je me dis un beau matin:

Ah! nom d'une pipe!

Ça ne peut plus durer comme ça,

J' vas m' fiche un type,

Que tout Paris en rest'ra d' là.

N'en faut plus!

Maint'nant je roul' dans ma brouette;

J'ai deux grands s'rins derrière mon dos,

Qu' ont l'air de manger dans l' assiette

Posée à plat sur mes ch'veux faux.

Ah! nom d'une pipe!

Il faut voir ça, comme un' fois là,

Je me fiche un type,

Que tout Paris en reste d' là.

Faut voir ça!

MORISSON. Bravo! Vive le chic!

LE CHIC. Ne te presse pas trop. Il y a un envers... Quand il faut aller voir *Alceste* à l'Opéra...

CATHERINE. Ou passer cinq heures à la Marche pour attraper cinq minutes de spectacle et un rhume de cerveau... Ça n'est pas tout roses.

LE CHIC. Il est sûr que j'ai mes victimes, mes martyrs, mes forçats.

MORISSON. Des forçats!

LE CHIC. Je ne veux pas te prendre en traître. Veux-tu voir?

MORISSON. Ça n'est pas de refus.

LE CHIC. Suis-moi, alors.

CHOEUR.

(Sortie générale. — *Changement.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Un salon décoré de manière à représenter le Bois de Boulogne en hiver. Arbres sans feuilles. Plancher représentant la surface gelée du lac. — Meubles. Au fond, une grande psyché.

SCÈNE PREMIÈRE

KORIAK. (Il a une espèce de livrée garnie de fourrures. On entend une cloche. Koriak entre à gauche, se dirigeant à droite.)

On a cloché, vite à l'antichambre ! (Il tombe.) Nom d'un petit bonhomme ! (Chantant.)

Il est plus dangereux de glisser...

C'est la trente-septième fois d'aujourd'hui, et il n'est que cinq heures. Quelle idée aussi de mettre tant de glace dans un appartement !

SCÈNE II

LE CHIC, MORISSON, KORIAK.

LE CHIC. La princesse est-elle visible ?

MORISSON. La princesse, excusez !

KORIAK. Ces dames sont encore à leur toilette.

LE CHIC. Nous attendrons. (Koriak s'en va et tombe.)

KORIAK. Saperlotte ! Il est plus dangereux de glisser...

MORISSON. Vous ne vous êtes pas fait mal, mon garçon ?

LE CHIC. Lui ! jamais, il est habitué ; n'est-ce pas, chose ?

KORIAK. Koriak, monsieur.

MORISSON. Un joli nom !

LE CHIC. N'est-ce pas que tu es habitué ?

KORIAK. Trente-huit fois aujourd'hui !

MORISSON. Diable ! Et vous vous plaisez ici ?

KORIAK. Dame, avant ça, je m'appelais Jean, et j'étais chez des bourgeois... je n'avais pas seulement de livrée. Au moins ici, c'est une maison chic. (Il sort en trébuchant.)

SCÈNE III

LE CHIC, MORISSON.

LE CHIC. Tu vois ! victime du chic. Il y en a dans toutes les classes.

MORISSON. Pauvre garçon !

LE CHIC. Attends ses maîtres ; c'est bien autre chose !

MORISSON. Qu'est-ce qu'ils font, ses maîtres ?

LE CHIC. Regarde autour de toi.

MORISSON. Oh ! quel drôle de salon ! On gèle ici.

LE CHIC. Il faut ça... c'est le chic ; pour eux du moins.

MORISSON. C'est le chic d'avoir le nez rouge !

LE CHIC. Ces gens-là, vois-tu, ce sont deux associés qui ont fait fortune dans la fabrication des patins à roulettes. Une fois riches, la soif du chic les a mordus. On venait justement de fonder le club des patineurs. Comme, en faisant des patins, ils avaient appris à patiner, ils ont compté là-dessus. Mais va te promener...

MORISSON. La glace s'est rompue ?

LE CHIC. Impossible de rompre la glace. Il n'a pas gelé cette année.

MORISSON. Fâcheuse injustice du sort. Et alors !

LE CHIC. Alors, ils ont inventé de patiner à domicile.

MORISSON. Et ça a réussi ?

LE CHIC. Ça les a fait remarquer. Les princesses reçoivent beaucoup.

MORISSON. Quelles princesses ?

LE CHIC. Leurs femmes. Ils se sont faits princes, c'est très-bien porté.

MORISSON. Mais c'est défendu.

LE CHIC. Princes du Kamtchatka. Si tu doutes qu'ils en aient le droit, vas-y voir !

MORISSON. Merci ! j'aime mieux le croire !

SCÈNE IV

LES MÊMES, DROLET, BÉBÉ-TOUTOU.

KORIAK, annonçant. Monsieur de Rôlet, Mademoiselle Bébé-Toutou !

MORISSON. Qui sont ces gens-là ?

LE CHIC. La fleur de mes sujets. Ils mènent ça à grandes guides.

MORISSON, voyant que Drolet porte les suivrez-moi, jeune homme, de Bébé-Toutou, qui marche devant lui. Je vois bien. Le monsieur surtout.

DROLET, entrant. Nous arrivons trop tôt. C'est infect. On a l'air de pleutres.

MORISSON. Merci !

LE CHIC, riant. Ah ! voilà ! La politesse, pas de chic !

BÉBÉ-TOUTOU. C'est énervant. Moi qui comptais sur ma toilette. C'est un effet nettoyé !

MORISSON. C'est dommage.

BÉBÉ-TOUTOU. Je vous crois. La duchesse de Château-Pointu a corrompu ma couturière pour avoir la pareille aux prochaines courses.

MORISSON. Quelles courses ?

BÉBÉ-TOUTOU. Mais c'est un panas. Il n'est pas de notre monde. J'aime mieux regarder le décor.

DROLET. C'est bien imité. On se croirait au Bois de Boulogne. (Tous deux se promènent.)

MORISSON. Leur monde... Quel monde ? Ils descendent donc de Montmorency, ces gens-là ?

LE CHIC. Ils en sont descendus.

MORISSON. A quelle occasion ?

LE CHIC. Le père du gamin l'a fait éduquer. On veut bien être paysan, mais on ne veut pas avoir un paysan pour fils. Aujourd'hui le petit Drolet se fait appeler de Rôlet, et il a du chic.

MORISSON. Et pas d'autre état ?

LE CHIC. Si. Il est caissier dans une maison de banque.

MORISSON. Et elle ?

LE CHIC. Elle, c'est...

MORISSON. C'est ?

LE CHIC. C'est mademoiselle Bébé-Toutou, dite la Pieuvre des salons.

MORISSON. Alors il est passé travailleur de la mer ?

LE CHIC. De la mer... si tu veux !

MORISSON. Et ça durera ?

LE CHIC. Jusqu'à temps que ça finisse... jusqu'à demain.

MORISSON. Un caissier !

Air :

Je n'en reviens pas. Autrefois
Les caissiers étaient des modèles
De bonnes mœurs ; toutes les voix
Vantaient leurs probités fidèles.
Mais à présent je vois qu'ils ont
Bien changé. Cette race antique
Disparaît ; les caissiers s'en vont...

LE CHIC

Oui, ils s'en vont... en Amérique !

SCÈNE V

LES MÊMES, BARBE-BLEUE, MADAME BARBE-BLEUE.

KORIAK, annonçant. Monsieur et madame Barbe-Bleue.

MORISSON. Barbe-Bleue, et avec sa femme ! Ah ! la malheureuse ! en voilà une qui a un avenir.

LE CHIC. N'aie pas peur. Depuis qu'on la lui a rendue aux Variétés, le pauvre homme est bien changé.

MADAME BARBE-BLEUE.

Air : C'est un métier difficile. (Barbe-Bleue.)

Tenez-vous ! voici du monde !

BARBE-BLEUE.

Se tenir, c'est ennuyeux !

MADAME BARBE-BLEUE, le menaçant.

Ah ! saluez à la ronde !

BARBE-BLEUE, baillant.

Quel rasoir ! (Saluant.) Mesdames... messieurs...

MADAME BARBE-BLEUE.

Très-bien ! vous êtes charmant !

Il faut qu'un mari s'incline,

Qu'il s'incline, (bis)

Et qu'il courbe son échine,

Son échine (bis)

Au simple commandement !

REPRISE EN CHOEUR.

MADAME BARBE-BLEUE. Allons ! du cachet !

BARBE-BLEUE, baillant. Oui, ma biche. (A Bébé-Toutou.) Bonjour, mon Bébé. Etiez-vous à la dernière première ?

BÉBÉ-TOUTOU. Cette question ! On n'a vu que moi.

BARBE-BLEUE. Comment avez-vous trouvé ça ?

DROLET. Infect. Et vous ?

BARBE-BLEUE. Je ne sais pas. J'ai dormi tout le temps. Je suis si éreinté ! Si vous saviez quelle vie de polichinelle nous faisons ! Le jour...

MADAME BARBE-BLEUE. Au bois, à cheval, au cricket.

BARBE-BLEUE. Le soir, poser au théâtre !

MADAME BARBE-BLEUE. Et la nuit, tailler un bac, cotillonner au bal, ou casser des assiettes au cabaret.

BARBE-BLEUE. C'est vivre, ça. Ah ! (Il bâille et s'endort tout debout.)

MADAME BARBE-BLEUE. Et ça empêche d'avoir des idées de veuvage.

MORISSON. Il n'y pense plus, à devenir veuf ?

LE CHIC. Oh ! que si, il y pense, et plus que jamais.

MADAME BARBE-BLEUE. Oui, mais la force manque. Regardez-moi ça.

MORISSON. Le fait est qu'il ne poserait pas pour les Hercules.

LE CHIC. C'est le chic !

MADAME BARBE-BLEUE. Et il est enchanté. Demandez-lui. (Elle réveille Barbe-Bleue d'un coup de cravache.)

BARBE-BLEUE. Hein ? Ah ! oui, il n'y a rien de mieux porté. J'ai mal à l'estomac, j'ai mal aux jambes, et j'eramène... il faut voir comme je ramène.

MORISSON. Quel âge avez-vous ?

BARBE-BLEUE. Vingt-sept ans, et du galbe !

MORISSON. J'aimerais mieux vingt-sept ans tout court.

LE CHIC. Epicier, va ! Mais ce qu'il y a de charmant dans la jeunesse, c'est d'être vieux.

BARBE-BLEUE. Et le plus beau nom qu'on puisse acquérir, c'est celui que nous portons, nous autres.

MORISSON. Et comment vous appelle-t-on ?

BARBE-BLEUE.

Air : *C'est un Rubens.* (Barbe-Bleue.)

Les p'tits crevés.
Veiller, jouer, aimer et boire
Nous mènent vite à cette gloire!
La pomme est aux plus énervés.
On se sent les plus fiers des hommes
D'être à vingt ans ce que nous sommes,
Les p'tits crevés!

(Il se rendort.)

LE CHIC. On ne le lui fait pas dire!

MADAME BARBE-BLEUE. Et comme ça, je suis tranquille!

MORISSON. C'est égal. C'est une drôle d'existence pour une femme comme il faut.

LE CHIC. Se déguiser en cocotte, c'est le chic.

MORISSON. Et ça vous amuse, tout ça?

MADAME BARBE-BLEUE. Quelquefois. (Donnant un coup de cravache à Barbe-Bleue.) De la tenue, donc!

LE CHIC. Quelquefois, mais pas toujours. Je te l'ai dit, et tu le vois.

Air : *Beauté.*

J'ai mes forçats, mes martyrs, mes victimes,
Et tel qu'on voit triompher en public
Traîne souvent, — châtiments légitimes, —
Un lourd boulet dans les bagnes du chic.
Regarde-les là-bas, sur la pelouse.
L'envie est là, boulet de chaque jour
Pour telle dame, et de grand nom, jalouse
D'une Phryné, qui l'envie à son tour.
L'une a le titre, et l'autre a l'équipage.
Ce qu'on n'a pas, c'est ce qui plaît le plus.
Bébé-Toutou n'entre pas au pesage,
Mais ses chevaux y seraient bien reçus.
Là, tu verras des pères de famille,
Gens enrichis par quelque dur labeur,
Qui, traqués là par leur femme et leur fille,
Sentent leur dos se mouiller de sueur,
En se disant : Moi, qui me croyais sage,
Je suis donc là!... Bien plus, elles y sont!
Les yeux hardis et le rouge au visage...
Tant sur la joue, et si peu sur le front!
Regarde-les assis autour des tables,
Femmes sans nom et garçons de loisir;
Demande-toi quels soucis redoutables
Courbent ces fronts pâlis par le plaisir.
C'est le regret, c'est l'ennui, c'est la crainte,
La lâche peur du jour déjà prochain,
Où le viveur, quittant l'orgie éteinte,
Ne pourra plus la rallumer demain!
Car il sait bien que, la fête finie,
Ne soupant plus il lui faudra dîner,
Et qu'être habile à dépenser sa vie
Empêche d'être habile à la gagner.
Triste boulet! Il en est de plus drôles.
Tel est celui du buveur entêté,
Qui pense, tout en bavant ses paroles,
Que tout à l'heure il lui faudra du thé.
Demain pourtant il videra les verres.
Laisse donc faire et ris-en avec moi.
On ne plaint pas des forçats volontaires,
Et je leur dis comme je dis à toi:
J'ai mes forçats, mes martyrs, mes victimes! etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Oui, le chic a ses forçats, etc.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES PATINEURS.

KORIAK, annonçant. M. le prince et madame la princesse de Nininischni. Monsieur le prince et madame la princesse de Kikimoka.

LE CHIC. Ah! on va dîner. Ça te va?

MORISSON. Je me le demande, si ça me va. (Entrent quatre Patineurs, qui exécutent diverses passes.)

CHOEUR.

KORIAK, annonçant. Ces dames sont servies. (Il tombe.) Trente-neuf! (Chantant.)

Il est plus dangereux de glisser...

LE CHIC. La main aux dames! (Morisson, Drôlet et Barbe-Bleue se précipitent et tombent.) Martyrs du chic!

REPRISE DU CHOEUR.

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Une cuisine richement décorée.

SCÈNE PREMIÈRE

LA CHRONIQUE, LA CRITIQUE, L'ANNONCE, LE CANARD, LE DUEL, LE MONDE CULINAIRE, puis L'AGE DE PAPIER. (Tous sont occupés aux fourneaux.)

CHOEUR.

Air : *Montez sur ce palanquin.* (Barbe-Bleue.)

Journalistes marmitons,
Pour les bourgeois, nos patrons,
Cuisinons, cuisinons.

Le monde attend que nous servions!

L'AGE DE PAPIER, entrant. Chaud! chaud! Ça s'avance-t-il? Le Monde du sport?

LA CHRONIQUE. J'ai un cheval à la broche.

L'AGE DE PAPIER. Le Monde des Arts?

LA CRITIQUE. J'ai trois pièces de résistance sautées à la casserole.

L'AGE DE PAPIER. Le Monde des Faits divers.

LE CANARD. J'ai une douzaine de canards à la sauce piquante.

L'AGE DE PAPIER. Le Monde du demi-monde?

L'ANNONCE. J'ai quatre cocottes aux petits oignons.

L'AGE DE PAPIER. Très-bien! Le menu du jour est appétissant. Nous pouvons attendre l'abonné.

LE DUEL. Voici quelqu'un.

L'AGE DE PAPIER. Très-bien. Allez!

REPRISE DU CHOEUR.

(Sortie.)

SCÈNE II

L'AGE DE PAPIER, MORISSON, LE CHIC.

L'AGE DE PAPIER. Entrez, mes maîtres, vous n'êtes pas de trop.

MORISSON. Trop aimable.

L'AGE DE PAPIER. A quel journal vais-je vous abonner? Voulez-vous le *Moniteur des Eaux*?

LE CHIC. Des Eaux!

L'AGE DE PAPIER. C'est le journal officiel de cette année.

MORISSON. C'est vrai. Il a tant plu. Est-ce que c'est le vôtre?

L'AGE DE PAPIER. Le mien! Mais je suis tous les journaux à moi tout seul.

MORISSON. Mâtin! vous devez tenir de la place dans le monde.

L'AGE DE PAPIER. Toute la place. Je suis l'âge de papier.

MORISSON. Bath! Je ne connais pas.

LE CHIC. Mais si. Il y a eu l'âge d'or, les âges d'argent, d'airain, de fer. A présent....

L'AGE DE PAPIER. A présent, c'est mon tour.

Air de Nadaud.

Le papier (bis)

Commande au monde entier,

Le papier (bis)

Règne de la loge au grenier!
Dix mille gens, pris de la soif d'écrire,
Tous les matins passent leurs pantalons
En se disant : Tiens! je n'ai rien à dire;
C'est le moment... A l'ouvrage, écrivons!

LE CHIC.

Et le papier, le soir,
De blanc devenu noir,
Partout sous le soleil

Porte la joie... et le sommeil!

MORISSON.

Feuilles partout, feuilles de toutes sortes.
Ça meurt souvent, mais ça repousse, hélas!
Quand vous verrez tomber les feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, qu'ell's ne r'poussent pas!
Car c'est trop de journaux!
J'aime peu ces assauts,
Où tous font les gros yeux
A qui ne pense pas comme eux.

LE CHIC.

Crétins, dit l'un; pignoufs, ajoute l'autre.
On est toisé; car, comme il est certain
Que l'un des deux avis n'est pas le vôtre,
On est pignouf... à moins d'être crétin!

L'AGE DE PAPIER.

Des journaux on médit
En vain; par eux tout vit.
C'est d'eux que tout provient;
Et l'avenir leur appartient.

MORISSON.

Leur avenir?... Il accourt, il est proche;
Car je le vois dans ce dicton prudent:
Il faut avoir du papier dans sa poche!
Or, il est sûr qu'on n'en eut jamais tant!

TOUS.

Le papier, etc.

LE CHIC. C'est égal; nous sommes venus pour nous abonner; abonnons-nous.

MORISSON. Volontiers. Mais je voudrais d'abord m'informer...

L'AGE DE PAPIER. De la prime, naturellement. Voulez-vous, pour un abonnement de vingt-deux francs, trois cents francs de livres ou une boîte d'allumettes, au choix?

MORISSON. Non.

LE CHIC. Peuh!

L'AGE DE PAPIER. Voulez-vous des mandarines?

LE CHIC. Ah! c'est bon, ça.

MORISSON. Oui, mais...

Air de *la Rabe et les Bottes.*

J'ai trop peur, selon mon estime,
De n'être pas assez lettré.
Car le journal qui donna cette prime
L'offrait au lecteur éclairé.
De son public sans cesse, en ses tartines,
Il vantait l'esprit, et je crains
D'après ça que les mandarines
Ne soient que pour les mandarins.
Oui, j'ai peur, etc.

L'AGE DE PAPIER. Alors, voulez-vous une poupée?

MORISSON. Vivante?

LE CHIC. Veux-tu te taire, gamin?

MORISSON. Enfin, donnez-moi ce que vous voudrez. D'ailleurs, ce n'était pas ça que je demandais. C'était un échantillon de vos procédés.

L'AGE DE PAPIER. Très-bien!

LE CHIC. Et d'abord, pourquoi cette cuisine?

L'AGE DE PAPIER. C'est un progrès.

MORISSON. Ça? On a toujours parlé de la cuisine du journal.

L'AGE DE PAPIER. Oui, mais jamais du journal de la cuisine.

LE CHIC. Le voilà, le progrès.

L'AGE DE PAPIER. Parmi les divers mondes

du monde, j'ai mis au premier rang le monde culinaire. Vous allez le voir. (Il frappe sur une casserole.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MONDE CULINAIRE.

AIR : *L'amour, un jour.*

Voilà, voilà !
J'accours pour vous plaire.
Voilà, voilà !
Que demand'-t-on là ?
Voilà, voilà
Le mond' culinaire !
Voilà, voilà !
J'accours, on y va !

L'assiette et le verre
A tous savent plaire ;
Rien n'est sur la terre
Moins trompeur que ça,
Faire bonne chère,
Le bonheur est là !
Voilà, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Voilà, voilà !
Il vient pour nous plaire, etc.

MORISSON. Je le trouve appétissant tout plein, ce monde-là.

L'AGE DE PAPIER. Attendez donc. Laissez-le vous lire le menu du jour.

LE MONDE CULINAIRE. Voici. (Lisant sur un long papier.) « Le potage à la bisque... La barbue à la Crésus... L'olive à la reine. » Ici la recette de ce mets exceptionnel.

LE CHIC. Voyons !

LE MONDE CULINAIRE. Vous prenez un sanglier.

MORISSON. Pour une olive !

LE MONDE CULINAIRE. Vous mettez dedans un chevreuil...

LE CHIC. Pour une olive !

LE MONDE CULINAIRE. Dans le chevreuil un lièvre, dans le lièvre un faisan, dans le faisan un perdreau...

MORISSON. Pour une olive !

LE MONDE CULINAIRE. Dans le perdreau, une caille, dans la caille une grive, dans la grive... une olive !

LE CHIC. Ah !

LE MONDE CULINAIRE. Dont vous avez remplacé le noyau par un anchois. Vous faites rôtir à point, et...

LE CHIC. Et vous servez chaud.

LE MONDE CULINAIRE. Et vous jetez le tout par la fenêtre, excepté l'olive.

MORISSON. Bigre ! pour manger une douzaine d'olives comme ça à chaque repas, il ne faut pas être carreleur de souliers.

LE MONDE CULINAIRE. Si vous y regardez de si près, mangez des pommes de terre à l'huile.

LE CHIC. Doucement...

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Baron, voulez-vous que j' vous dise ?
C'est une grande et noble entreprise
Que de faire ainsi venir l'eau
A la bouche du public badaud.
Mais si vous voulez qu'on vous fasse
Une statue, il faut qu'en place
D'envoyer le menu tout sec,
Vous envoyiez l' fricot avec !

MORISSON. Sans ça, ne comptez pas sur moi.
LE MONDE CULINAIRE. Bonsoir, alors. Je me retire dans le silence de l'office pour méditer le menu de demain. Je n'ai pas mon rôti.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PATOUILLOT. (Il est ivre.)

PATOUILLOT. Eh bien ! je vous l'apporte, moi ; et de la bonne viande.

MORISSON. Vous êtes boucher ?

PATOUILLOT. Boucher vous-même. Je suis cocher, et cocher à pied encore.

L'AGE DE PAPIER. A pied ?

PATOUILLOT. Tout le temps. C'est la liberté qui en est cause.

LE CHIC. Quelle liberté ?

PATOUILLOT. La liberté des voitures, donc !

AIR : *Les cochers sont en grève.* (Lanterne Magique.)

Liberté, noble privilège,
Tu fais mon bonheur, et pour lors,
C'est l' moment d' grimper sur un siège,
Puisque flacres, coupés, milords,
Voitures de tous les calibres,
A présent peuvent rouler sans trac...

Clic, clac, clic, clac, clic, clac !

Les voitures sont libres !

Clic, clac, clic, clac, clic, clac !

Roulons, roulons sans trac.

REPRISE EN CHOEUR.

PATOUILLOT. Ça va bien. Mais, dès le premier jour, v'là un particulier qui trouve que je ne vais pas assez vite. Moi, je suis libre... Je lui flanque une tatouille... à pied pour un mois.

LE CHIC. Ça valait ça.

PATOUILLOT. Vous trouvez, Coco ? Je remonte sur mon siège. Qu'est-ce que vous croyez qu'il m'arrive ?

L'AGE DE PAPIER. Dites !

PATOUILLOT. Il m'en arrive un qui veut aller au pas. Moi, je suis libre, n'est-ce pas ? Je lui applique une tripotée. A pied pour deux mois. La liberté des voitures, c'est donc la liberté des voyageurs alors ! Et sans compter qu'on m'insulte ; on dit que j'ai bu. (A Morisson.)

AIR :

Je vous d' mand' un peu, mon brave homme,
Si j'ai l' air d' avoir bu ?

MORISSON.

Pouah !

J' me l' demande aussi.

PATOUILLOT.

Voilà comme

On vous juge les gens, voilà !
Mais si j' bois, c'est seulement, je l' jure,
Dans deux circonstances : quand j' ai
Mangé le matin d' la friture...

LE CHIC. Et ?...

PATOUILLOT.

Et quand je n'en ai pas mangé.

L'AGE DE PAPIER. Enfin, qu'est-ce que vous nous voulez ?

PATOUILLOT. Puisque je suis toujours à pied, je n'ai plus besoin de ma bête, je vous l' amène.

LE MONDE CULINAIRE. Pour quoi faire ?

PATOUILLOT. Pour faire votre cuisine, donc.

LE MONDE CULINAIRE. C'est une idée.

MORISSON. Avec votre cheval ?

PATOUILLOT. D'où sort-il, celui-là ?

LE CHIC.

AIR de *l' Héritière.*

Ça ne doit pas t' sembler étrange,
On aime tant les chevaux à présent !

MORISSON.

On les aime tant qu'on les mange !

A dire vrai, j'en suis content.

Ce goût-là va m'épargner un tourment.

Ça m'agaçait d'entendre sur leur lyre
Les poètes pousser des hélas !
A l'avenir, ils ne pourront plus dire
Que Pégas' ne les nourrit pas...
Qu'ils le mang'nt et ne m'ennuient pas !

LE MONDE CULINAIRE, à Patouillot. L'idée de ce nouveau mets me sourit. J'ai seulement peur qu'il soit un peu maigre, votre animal.

PATOUILLOT. Lui !

AIR :

Mettez-moi ça sur un feu lent,
Avec des oignons, d' l'échalote,
Du lard, des carottes, du vin blanc,
Et laissez l' temps que ça mijote.
Je vous jure sur mon honneur
Que, traité par cette méthode,
Il vaudra bien Gladiateur.

LE CHIC.

Ça fra deux chevaux... à la mode.

LE MONDE CULINAIRE, Allons le voir.

CHOEUR.

AIR : *Les Cochers sont en grève.*

Clic ! clac ! clic ! clac ! etc.

(Patouillot et le Monde culinaire sortent.)

SCÈNE V

LE CHIC, MORISSON, L'AGE DE PAPIER.

L'AGE DE PAPIER. Eh bien ! que dites-vous de cet échantillon ?

MORISSON. Ça m'a mis en appétit.

LE CHIC. Autre chose.

L'AGE DE PAPIER. A vos ordres ! (Il frappe sur une casserole.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ANNONCE, LE CANARD.

L'AGE DE PAPIER. Voici le monde des faits divers, qui tient un peu de place, et le monde des annonces, qui en tient beaucoup.

LE CHIC. Vous pouvez le dire.

MORISSON. Oh ! les deux tiers du journal seulement.

L'ANNONCE. Et j'espère bien empiéter encore. Je commence déjà à me glisser dans le roman-feuilleton.

LE CHIC. Ça doit ajouter à l'intérêt.

L'ANNONCE. Jugez-en. Voici mon feuilleton d'aujourd'hui.

MORISSON. Attendez que je me mouche. (Il lit.) « Gontran, annoncé par un domestique dont la livrée venait de chez Kalendermann, rue des Jeûneurs, 15, entra chez la comtesse. Elle était charmante. Ses dents, fournies par Turbiau, cour des Fontaines ; ses magnifiques cheveux, achetés chez Merlandoux, l'artiste de la rue Tirechappe, brillaient d'un éclat que rehaussait un charmant embonpoint, dû à la délicieuse Revalesscière Dubarry. »

LE CHIC. On voit ça d'ici.

MORISSON. « Gontran ne put s'empêcher de s'écrier à voix basse : Nom d'une pipe d'écume fabriquée au passage des Princes, qu'elle est belle ! »

L'AGE DE PAPIER. Hein ? comme c'est écrit !

LE CHIC. Avec un naturel exquis. Si tout le journal est comme ça...

L'AGE DE PAPIER. Tout. Voulez-vous un fait divers ?

LE CANARD. Voici.

AIR de Lindheim. (Royaume des Femmes.)

Un épicier d' la Beauce
Qui n'avait pas d'enfants,
Vit sa femme dev'nir grosse
A l'âge de cent sept ans.

LE CHIC.
A cet âge là, vraiment !
Comme on s'instruit en lisant!

TOUS.
Coin! coin! coin! coin!
LE CANARD.

Il s' trouva, les couch's faites,
Six moutards d'un seul coup,
Avec chacun deux têtes;
Le d'mi quart'ron en tout.

LE CHIC.
On se sent tout émouvé
En pensant qu' c'est arrivé.

TOUS.
Coin! coin! coin! coin!

LE CANARD.
Il en d'vint fou, faut croire;
Il dit : Gardez l' plus beau,
Le jaune à tête noire;
Jetez tout le reste à l'eau.

LE CHIC.
Si c' n'était pas imprimé,
On ne le croirait jamé!

TOUS.
Coin! coin! coin! coin!

MORISSON. Si ça ne donne pas envie de se faire journaliste, rien que pour raconter des histoires comme ça!

REPRISE DU CHOEUR.
(L'Annonce et le Canard sortent.)

SCÈNE VII

LE CHIC, MORISSON, L'AGE DE PAPIER.

LE CHIC. Dans quel monde allons-nous entrer à présent?

L'AGE DE PAPIER. Voulez-vous le monde judiciaire?

MORISSON. Oh! merci! J'en ai assez de celui-là. On en abuse.

Air d'Aristippe.

Procès partout, procès de long en large;
Procès Cartouche et puis procès Mandrin,
Lacenaire', Castaing, Fualdès, madam' Lafarge...
Quand c'est fini, l'on recommence, et j' crain
Que mon journal ne donne un beau matin
Le plaidoyer qui fut prononcé contre
Catilina par maître Cicéron.
Je n' serais pas même étonné qu'on nous montre
L' procès du p'tit tranché par Salomon.

L'AGE DE PAPIER. Alors, le monde du monde! (Il frappe.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA CHRONIQUE.

LA CHRONIQUE.

Air de Polichinelle.

Voilà! Je suis la Chronique, et chronique
Partout, sur tout; j'ai cent yeux et cent bras.
Plus de secret! Grâce à mon zèle chronique,
Ce que je sais, ce que je ne sais pas...

C'est le secret

Le secret de Polichinelle.

Grâce à mon zèle

Indiscret,

Tout se connaît.

Madame d'A..., la petite marquise,
Dans les salons n'a pas toujours fleuri.
Je puis vous dire où le marquis l'a prise,
Ce qu'elle fut, et ce qu'est son mari.

TOUS.

C'est le secret, etc.

MORISSON.

J'ai grâce à vous su que, le jour de Pâques,
Le boursier B... r'cut un coup d' pied... Où ça?

Dis-je! On m'répond : derrière la tour St-Jacques.
Ça n'est pas ça que j' demandais... Mais bah!

TOUS.

C'est le secret, etc.

LE CHIC.

A la charmante enfant de madame H...
Qu'un militaire embrassait tendrement,
On demandait : Ça pique, hein! la moustache?
Ça! dit Titine; oh! moi pas, mais maman.

TOUS.

C'est le secret, etc.

LA CHRONIQUE. Ah! quand je pense qu'il me faut trouver des anecdotes comme ça tous les jours!

MORISSON. Ça vous donne une riche idée de vous-même, hein?

LA CHRONIQUE. J'avoue que je me gobe assez.

LE CHIC. Heureusement vous êtes moins difficile avec vos anecdotes que les femmes avec leurs robes de bal; vous mettez plusieurs fois la même.

LA CHRONIQUE. Si je vous récitais ma prochaine causerie, vous verriez bien.

LE CHIC. Essayez! Je parie que je connais la chose.

MORISSON. Ah! nous allons voir. Je tiens pour lui.

L'AGE DE PAPIER. Et moi pour elle!

LA CHRONIQUE.

Air : La Gantière et le Brésilien (Vie Parisienne.)

Au bois, un jour la belle Arsène
Vit chevauchant le jeune Arthur.

LE CHIC.

Le feu brillait dans l'œil d'Arsène,
Il alla droit au cœur d'Arthur.

LA CHRONIQUE.

Le vent d'amour soufflait : Arsène
Alla dîner avec Arthur.

LE CHIC.

C'étaient deux enfants, mais Arsène
N'était pas tant enfant qu'Arthur!

LA CHRONIQUE.

On mit les trente-huit ans d'Arsène
Avec les dix-neuf ans d'Arthur!

LE CHIC.

En bloc! On n'est pas une Arsène
Pour compter avec un Arthur.

TOUS.

En bloc! On n'est pas, etc.

LA CHRONIQUE.

Et sans compter, la belle Arsène
Prit les louis du jeune Arthur.

LE CHIC.

Puis, pour parer la belle Arsène,
Il emprunta, le jeune Arthur.

LA CHRONIQUE.

Mais vous ignorez, belle Arsène,
Vous ne saviez pas, jeune Arthur...

LE CHIC.

Que c'est crime, ô si belle Arsène,
De plumer un si jeune Arthur.

LA CHRONIQUE.

En cage on mit la belle Arsène;
Ça mit en pleurs le jeune Arthur.

LE CHIC.

La morale est, trop belle Arsène :
Se méfier d'un trop jeune Arthur!

TOUS.

La morale est, etc.

MORISSON. Bravo! J'ai gagné!

L'AGE DE PAPIER. J'en conviens.

LA CHRONIQUE, regardant Morisson. Attendez donc! vous avez une bonne tête, vous.

MORISSON. Dam! pas mauvaise.

LA CHRONIQUE, regardant Morisson. Il doit vous être arrivé des choses...

MORISSON. Quelles choses?

LA CHRONIQUE. Des choses qui feraient rire si on les racontait.

MORISSON. Ah! mais!

LA CHRONIQUE. Dites-moi ça en confidence.

MORISSON. Non, vous le diriez!

LA CHRONIQUE. Jamais! Je l'écrirais, par exemple. Voyons, portez-vous de la flanelle... ou autre chose?

MORISSON. Mais vous entrez dans ma vie privée.

LE CHIC. Je déclare qu'elle y entre.

LA CHRONIQUE. Ça vous déplaît?

MORISSON. Ce n'est pas gentil, d'autant que je n'ai pas de journal pour entrer dans la vôtre.

Air de l'Écu de six francs.

Ce n'est pas que je sois bégueule;
Mais en ceci vous me fait's l'effet
D'une portière forte en gueule;
Qui tout à loisir cracherait
Des sottises au nez d'un muet.
Pour me frapper, vous avez gaule,
Canne, cravach', gourdin, bâton,
Pistolet, revolver, canon,
Et moi j'ai... l' droit d' trouver ça drôle!

LA CHRONIQUE. Vous pouvez me demander une réparation.

MORISSON. Je me le demande, si je vous la demande.

LE CHIC. Morisson!...

L'AGE DE PAPIER. Une affaire! Très-bien! (Il frappe.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DUEL.

LE DUEL. Présent!

MORISSON. Qui est ce guerrier?

L'AGE DE PAPIER. C'est un de mes collaborateurs, et un de ceux qui ont le plus d'ouvrage... Le duel.

LE CHIC. Voilà ce que je craignais.

LE DUEL.

Air des Mousquetaires de la Reine.

Et d'estoc et de taille,
Puisque l'on se chamaille,
Sans pitié ni merci,
Nous allons en découdre ici!
Il faut, selon l'usage,
Prouver votre courage.
En garde, raffinés,
En garde, et mangez-vous le nez!

REPRISE EN CHOEUR.

Et d'estoc, etc.

MORISSON. Un instant!

LE CHIC. L'affaire peut s'arranger.

LE DUEL. Jamais. A moins qu'un bon petit procès-verbal...

MORISSON. C'est ça. Écrivons.

LA CHRONIQUE. Vous consentez à reconnaître que vous êtes un polisson!

MORISSON. Pas du tout.

LE DUEL. Alors, en garde.

MORISSON. Encore moins.

LE CHIC, riant. Es-tu poltron! On ne se fait pas de mal.

LE DUEL. Jamais!

Air : Je suis veuve d'un colonel. (La Vie Parisienne.)

On vous appelle paltoquet!
Votre honneur s'en indigne;
Vos amis disent : C'est parfait!
Et règlent la consigne.
Armés de l'outil qui leur plait,
Face à face on s'aligne;
On se rate, ou le guignon fait

Parfois qu'on s'égratigne,
Et voilà l'honneur satisfait,
Et sur toute la ligne!
Saint honneur, es-tu satisfait?

TOUS.
Certes, l'honneur est satisfait.
Ra pla, pla, pla!

L'AGE DE PAPIER. Et ça donne du relief.
MORISSON. C'est égal. Ça fait toujours du dérangement. J'aime mieux le procès-verbal.
LE DUEL. A votre aise. Ce sera donc pour une meilleure occasion.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE MAJOR TRICHMANN,
GULISTAN.

TOUS DEUX, *entrant*. Des témoins! des témoins!

L'AGE DE PAPIER. Pour quoi faire?

MORISSON. Est-ce qu'ils veulent se marier?

LE CHIC. Ensemble!... C'est invraisemblable.

LE MAJOR. Je veux purger la terre de ce gredin-là.

GULISTAN. Je veux faire mordre beaucoup de pous-ière à ce vilain être.

LE DUEL. Et il vous faut des témoins. Nous vous en servirons.

LE CHIC. Volontiers.

MORISSON. Soit! Voilà comme j'aime les duels, moi, quand ce sont les autres qui se battent.

LE DUEL. Réglez donc les conditions, tandis que nous allons entrer dans quelques explications avec ces messieurs. (*Le Chic et Morisson remontent.*)

L'AGE DE PAPIER. Vos noms d'abord.

GULISTAN. Ce pas grand'chose, c'est le major Trichmann.

LE MAJOR. Ce rien du tout, c'est mon ami Gulistan. Ici donc!

L'AGE DE PAPIER. Deux amis!

LE MAJOR. Voudriez-vous que je me coupe la gorge avec un individu que je ne connais pas?

GULISTAN. Oh! si! Ce serait du propre!

LE DUEL. Ça se fait, entre amis. Et vos raisons?

LE MAJOR. Le monde nous déplaît.

GULISTAN. Il nous dégoûte, le monde.

LE MAJOR. Vous allez vous taire, vous. (*Gulistan s'éloigne.*) Ici donc! Nous avons vécu sous d'autres noms, autrefois; n'est-ce pas Bertrand?

GULISTAN. Ah! c'était le bon temps.

LE MAJOR. Nous étions des malins, alors. Mais à présent, quel changement! Le progrès nous a tués.

Air: *En vérité, je vous le dis.*

Tout le monde est plus fort que nous;
Nous avons tâté des affaires,
Et ce sont les actionnaires
A la lune qui font des trous.
J'ai voulu prendre une maîtresse;
Elle a mangé mes deniers sous.
Mon caissier a volé la caisse...
Tout le monde est trop fort pour nous!

GULISTAN. Ajoutez qu'on nous a sifflés, nous!

LE MAJOR. Voilà pourquoi nous avons résolu de nous suicider mutuellement.

LE DUEL. Si c'est votre idée... (*Le Chic et Morisson reviennent en scène.*) C'est arrangé?

LE CHIC. A peu près. (*A Morisson.*) Après ça, si tu y tiens...

MORISSON. Non, je ne veux pas te contrarier.

LE CHIC. Non, je t'assure... ça m'est égal.

MORISSON. Je t'en prie. Fais donc!

LE CHIC. Alors ces messieurs se battent au pistolet. On les mettra dos à dos, à cinq pas. Au signal donné, ils se retourneront et feront feu.

LE DUEL. Ça vous va?

LE MAJOR. C'est charmant.

LE DUEL. Tenez! (*Il leur donne des pistolets qu'il tire de sa ceinture.*)

GULISTAN. O ma mère!

LE MAJOR, *déjà en place*. Ici donc!

LE DUEL. Vous y êtes! Une! deux! trois! Feu! (*Trichmann et Gulistan se retournent et tirent sur Morisson et sur Le Chic.*)

LE CHIC. Saperlotte!

MORISSON, *tombant*. Oh! que c'est bête! (*Le major et Gulistan se sauvent chacun d'un côté.*)

SCÈNE XI

MORISSON, LE CHIC, L'AGE DE PAPIER,
LE DUEL, LA CHRONIQUE.

LE CHIC, *à Morisson*. Tu es blessé?

MORISSON. Je me le demande.

LE DUEL. Il n'y a pas de risque. Il n'y avait pas de balles dans les pistolets, par prudence.

MORISSON. Ah! tant mieux! Tiens! je n'ai plus ma chaîne.

LE CHIC. Dam! on a dit: Feu! Ils ont cru qu'il fallait faire la chaîne.

LA CHRONIQUE. Elle est bonne. Ça me fera un article.

LE CHIC. C'est un joli tour de coquins.

LE DUEL. Vous n'avez pas le droit d'en dire du mal. Ils se sont battus; l'honneur est satisfait.

LE CHIC. Eh bien! si l'honneur est satisfait, moi je ne le suis pas.

LE DUEL. Qu'est-ce qu'il vous faut donc?

LE CHIC. Ça m'enrage de voir ce que je vois. Et si je tenais là le meilleur et le plus loyal de vous tous, je lui dirais...

MORISSON. Quoi?

LE CHIC. Je lui dirais: Vous avez le nom, l'esprit, le talent; vous marchez droit sur un terrain en pente. Voilà votre honneur à vous, et ça doit vous suffire. Quant au reste...

Air: *Simple soldat.*

Quel est-il donc, cet honneur insensé,
Qui vous commande, et qui de vous peut faire
Le meurtrier d'un brave homme offensé,
Ou bien l'égal d'un indigne adversaire?
Vous serrerez la main d'un plat voleur,
Quand son épée aura touché la vôtre.
Vous êtes brave?... Eh bien! n'ayez pas peur,
Et dites haut qu'il est, ce faux honneur,
Bon pour ceux qui n'en ont pas d'autre!
Qu'il reste à qui n'en a pas d'autre!

MORISSON. Il a raison.

L'AGE DE PAPIER. Ça pourrait bien être. Je défendrai le duel à mes rédacteurs.

LE DUEL. Ça sera pâle, les journaux.

L'AGE DE PAPIER. Nous ferons battre nos abonnés.

MORISSON. Bon! je ne m'abonnerai pas. Allons-nous-en!

LE CHIC. Où ça?

MORISSON. Une idée neuve! Allons au spectacle. Il y a bien un programme ici.

L'AGE DE PAPIER. Mieux que ça! (*Il frappe.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, L'ANNONCE, LE CANARD, LE
MONDE CULINAIRE, puis LA CRITIQUE.

L'ANNONCE. Le maître a appelé!

L'AGE DE PAPIER. Pas vous; la Critique.

LA CRITIQUE, *entrant*. Qui faut-il éreinter?

LE CHIC. Nous voulons seulement vous consulter sur l'endroit où nous passerons notre soirée.

LA CRITIQUE. A vos ordres.

Air des *Méli-Mélo*.

Je vais suivant votre désir,
Si vous n'êtes pas trop difficiles,
Drame, féerie ou vaudevilles,
Ici vous donner à choisir.
Au Gymnase, on peut sous ses voiles
Voir *Héloïse Parquet*,
Drame par monsieur Trois-Étoiles,
Un inconnu qu'tout l'mond' connaît.

MORISSON.

C'est trop vieux pour me tenter. Non!

LE CHIC.

Tu verrais, dans ce drame intime,
Pourtant comme par l'anonyme
On arrive à se faire un nom.

LA CRITIQUE.

Allez à l'Ambigu-Comique,
Vous verrez *le Mangeur de fer*.

MORISSON.

Peuh! le sujet est bien antique
Et le style n'est pas d'hier.
On a trop oublié qu'il faut,
Du passé laissant la défroque,
Être toujours de son époque,
Et manger l'fer... quand il est chaud.

LA CRITIQUE.

Est-ce les Parisiens à Londres?

LE CHIC.

Non pas! Si Londres leur plaisait,
Ces Parisiens, j'en puis répondre,
D'y rester auraient très-bien fait.

LA CRITIQUE.

Ce sont donc les Thugs à Paris?

MORISSON.

Non, ceux-là, pour c' qu'ils sont venus faire
Aux Variétés, n'avaient guère
Besoin de quitter leur pays.

LA CRITIQUE.

Voyez *le Gendre*, — c'est facile! —

Ou *le Maître de la Maison*.

C'est bonnet blanc au Vaudeville,

C'est blanc bonnet à l'Odéon.

LE CHIC.

Merci! *l' Maître de la Maison*

A trop tort de r'sembler au *Gendre*,

A moins que *le Gendre*, à tout prendre

De lui r'sembler n'ait pas raison.

LA CRITIQUE.

Du *Nouveau Cid*, cette merveille,

Allez admirer les exploits.

MORISSON.

Non. On dit qu'il imit' Corneille...

Ça s' voit bien... il abat des noix.

LE CHIC.

C'est tout ce que j' peux vous offrir,

Ah! vous êtes trop difficiles;

Drame, féerie ou vaudevilles,

Vous aviez pourtant à choisir.

REPRISE EN CHOEUR.

MORISSON. Non, ce n'est pas tout ça. On m'a parlé d'un théâtre qui est tout ce qu'on a jamais vu de plus extraordinaire.

LA CRITIQUE. Le nouveau cirque Franconi. Est-ce ça?

MORISSON. Je me le demande, si c'est ça.

LE CHIC. Oui, mais on n'y va pas comme ça. Il faut être fou.

MORISSON. Eh bien! nous nous déguiserons. J'en suis déjà comme une petite folle...
LE CHIC. Allons-y, alors.

Ain de *Croquefer*.
L'entreprise est suprême,
Es-tu bien résolu?
Ne t'en prends qu'à toi-même;
Car tu l'auras voulu.

MORISSON.
Non, pour moi pas d'obstacle;
Je brave les regrets.
Je veux voir ce spectacle,
Et puis mourir après.

LE CHIC.
Alors, allons-y donc gaiement;
On n'a d'plaisir que c' qu'on en prend.

TOUS.
Alors, allez-y donc, etc.
(*Changement.*)

SIXIÈME TABLEAU

Le théâtre du Prince-impérial, vu de la scène. Au fond, la piste, puis la salle. Un seul spectateur, qui dort.

SCÈNE PREMIÈRE

CRAVACHON, COLOMBIN.

CRAVACHON, *entrant*. Personne au théâtre! Ça ne marche pas... Colombin!

COLOMBIN, *entrant*. On y va!
CRAVACHON. Qu'est-ce que c'est que ça? c'est donc de l'activité, ça? Je veux de l'activité, et je n'en vois pas, de l'activité.

COLOMBIN. Mais, monsieur Cravachon, attendez donc!

CRAVACHON. Attendre! toujours attendre!

Air: *J'en guette un petit de mon âge.*

A quoi voulez-vous qu'on s'attende,
Si tout le monde se fait attendre ainsi?
D'abord les maçons et leur bande,
Assez longtemps ont fait attendre ici.
Nous attendons la pièce qui doit nous rendre
Maîtres enfin du succès attendu.
Si le public attend, tout est perdu!
C'est bien assez qu'il s' fasse attendre.

COLOMBIN. Le fait est qu'il ne vient pas vite.

CRAVACHON, *regardant la salle*. Une si belle salle, pourtant! A elle seule, ça vaut l'argent. Et personne!...

COLOMBIN. Si! il y a un spectateur...

CRAVACHON. Où ça?... Tiens! c'est vrai, là-bas. Qu'est-ce qu'il fait là?

COLOMBIN. Il dort!... Il s'est si bien endormi le jour de l'ouverture, qu'il n'a pas bougé depuis.

CRAVACHON. Il faut le réveiller... (*Criant.*) Ohé!

COLOMBIN. Y pensez-vous? D'ici? Il ne vous entendra jamais.

CRAVACHON. Alors, au travail! ça le réveillera peut-être. Où sont les écuyères?... Elles devraient être à cheval... je vais les mettre à pied.

COLOMBIN. Les voici.

SCÈNE II

LES MÊMES, CASCARINA, MALAGA.

TOUTES DEUX.

Air des *Ravageuses*.

Sur nos chevaux, vaux, sans selles ni brides,
Nous courons en in, en in, en intrépides,

Sur nos chevaux ra, vaux ra, chevaux rapides,
Hourrah! (*4 fois.*)

Bravo pour les in, les in, les intrépides!

CASCARINA.

Pleine de grâce,
Fendant l'espace,
Je passe, passe
Debout sur un seul pied.
Puis je m'enlève.
Sautant sans trêve,
Et, paf! je crève
Un cerceau de papier.

TOUS.

Sur nos chevaux, etc.

Nous courons, etc.

Sur leurs chevaux, etc.

Elles courent, etc.

ZILDA.

Si je chancelle :
Hop! hop! ma belle!
Dit ma voix frêle
Au cheval innocent.
A moins que je m' fâche
Et que j' lui lâche,
A coups d' cravache,
Un franc : Hu donc, carcan!

TOUS.

Sur { leurs }
 { nos } chevaux, etc.

CRAVACHON. Allons, à cheval, mesdames, à cheval!

MALAGA. A cheval, nous?... Vous le verrez bien!...

CRAVACHON. Qu'est-ce que c'est?

MALAGA. C'est que nous ne voulons plus y monter, à cheval. Voilà ce que c'est.

CRAVACHON. Et parce que?

CASCARINA. Parce que vous y faites monter des singes. Ils font juste la même chose que nous, et comme on les voit de si loin qu'on ne les voit pas...

MALAGA. Ça nous expose à des méprises fâcheuses.

CASCARINA. Hier, un monsieur demandait à l'ouvreuse : « Comment appelez-vous cette petite qui exécute si bien le saut des banderolles? » On aurait pu lui répondre : « C'est mademoiselle Cascarina. » Eh bien! savez-vous ce qu'on lui a répondu?

CRAVACHON. Non.

CASCARINA. On lui a répondu : « C'est Cambombo, ouistiti du Brésil, une bête bien intelligente... »

MALAGA. Et c'est ennuyeux, ça!

Air: *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.*

On n'est pas sans désagrément

Pris pour un animal savant.

CRAVACHON.

Lorsqu'en jouant ma demi-tasse,

Il m'arriv' de faire domino.

J'entends dire : Il chass' de race;

C'est le p'tit-fils de Munito!

TOUS.

On n'est pas sans désagrément, etc.

MALAGA.

Je soupais chez Brébant, et comme

J'avais bon appétit, j'entend

Qu'on dit : C'est le ch'val gastronome;

Nous n' l'invit'rons plus... C'est charmant.

TOUS.

On n'est pas, etc.

CASCARINA.

Moi, l'on m' dit : Il faut qu' tu désignes

Le plus trompé par son objet;

Et ça devant Ernest!... Des guignes!...

Je savais trop bien qui c'était.

TOUS.

On n'est pas, etc.

CRAVACHON. Tout ça m'est égal, à moi. — A cheval!... Colombin, ma chambrière!

COLOMBIN. Voilà!

MALAGA. A cheval? Jamais!...

CASCARINA. Plus de singes, ou nous nous mettons en grève...

CRAVACHON. Nous allons voir! (*Il est au milieu, avec sa chambrière. — Les femmes font le tour du théâtre et s'enfuient.*)

SCÈNE III

CRAVACHON, COLOMBIN, puis GOBINET.

COLOMBIN. C'est une révolution!

CRAVACHON. Voilà ce que c'est que d'avoir affaire à des artistes habituées à franchir toute espèce de barrières.

COLOMBIN. Ça ne respecte rien.

GOBINET, *entrant*. Bonjour, messieurs; j'arrive au galop.

CRAVACHON. Ah! voilà l'auteur : nous allons pouvoir nous occuper de la pièce militaire.

COLOMBIN. Justement tout le monde est prêt. (*Criant à la cantonade.*) En scène, messieurs!

GOBINET. J'ai fait les changements que vous m'avez demandés; j'ai supprimé quatre actes et j'en ai rajouté trois. J'ai passé la nuit à ça. Et vous?

CRAVACHON. Vous serez content; nous ne reculons devant aucune dépense. Commentons!

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN GÉNÉRAL. (*Il entre en caracolant. Il a un porte-voix à la main.*)

CRAVACHON, *au Général*. Pourquoi entrez-vous comme ça?

LE GÉNÉRAL. Puisque j'entre à cheval...

CRAVACHON. Dans un salon?

GOBINET. Comment, dans un salon?... Le théâtre représente une forêt.

CRAVACHON. D'abord; mais nous avons décidé que nous ferions passer toute la pièce dans un salon.

GOBINET. Une pièce militaire?

CRAVACHON. Ça sera bien moins rengaïné...

GOBINET. Ah!

CRAVACHON. Allons, marchons!
LE GÉNÉRAL, *criant dans son porte-voix*. Enfin nous approchons de Lisbonne...

GOBINET. Tiens, pourquoi joue-t-il de la trompette, dans le salon?

CRAVACHON. C'est une invention à moi, puisqu'on dit qu'on n'entend pas dans la salle.

GOBINET. Ah!

SCÈNE V

LES MÊMES, DON CARCASSO, puis un AIDE-DE-CAMP.

DON CARCASSO, *dans un porte-voix*. Je suis don Carcasso da Bombarda, général portugais.

GOBINET. Lui aussi!

CRAVACHON. Tout le monde!

GOBINET. Ah! ce sera gentil pour la jeune première. (*Un Aide-de-camp entre en faisant des poses d'écuyer à cheval.*)

GOBINET. Qu'est-ce que ça veut dire, ça? (*Il l'imité.*)

L'AIDE-DE-CAMP. Ça n'est pas bien?

GOBINET. Ça pourrait être mieux.

L'AIDE-DE-CAMP. Dam! on m'a engagé pour faire le saut du pont à cheval, et pas pour jouer des aides-de-camp à pied.

CRAVACHON. On vous a pris pour tout faire.

L'AIDE-DE-CAMP. C'est bien, monsieur. (*Ré- citant.*) Général, voici l'armée qui arrive.
 GOBINET. Il n'a pas de porte-voix, celui-là ?
 L'AIDE-DE-CAMP. Ah ! pardon, j'oubliais !
 CRAVACHON. A quoi pensez-vous donc ?
 L'AIDE-DE-CAMP. Dame ! je pense à ne pas tomber.

DON CARCASSO, *porte-voix*. Une grosse armée ?

L'AIDE-DE-CAMP, *porte-voix*. Cent vingt mille hommes.

LE GÉNÉRAL, *porte-voix*. Faites-les entrer.

GOBINET. Dans le salon ?

CRAVACHON. Oh ! non, vous allez voir !

LE GÉNÉRAL, *porte-voix*. Faites-les entrer par la petite porte, et rangez-les en bataille dans la cour. (*L'Aide-de-camp sort.*)

GOBINET. Changement à vue pour la bataille !

CRAVACHON. Non. La bataille, on l'entend sans la voir, tandis que les généraux regardent par la fenêtre. C'est bien moins rengaine.

GOBINET. Ah !

COLOMBIN. Allez, la bataille ! (*Fusillade et canonnade au dehors. Musique. Le Général et Don Carcasso tirent leurs épées et se battent.*)

CRAVACHON. C'est émouvant, n'est-ce pas ?

COLOMBIN. Ça sera magnifique.

GOBINET. Et pas cher.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MORISSON, *en roi Hurluberlu*, LE CHIC, *en prince Charmant*. (*Ils portent des lanternes de couleur au bout d'un bâton et courent comme s'ils cherchaient quelque chose. Musique. Air de la Course aux lanternes de Cendrillon. Les autres personnages se mettent à courir derrière eux.*)

LE CHIC, *s'arrêtant, à Morisson*. Tu vois ? Nous y sommes.

MORISSON. Ouf !

GOBINET, *à Cravachon*. Est-ce que c'est aussi dans ma pièce, ça ?

CRAVACHON ? Je ne sais pas !

MORISSON. Ça, c'est le roi Hurluberlu XIX, mon petit père, un roi qui ne se mouche pas du pied ! (*Au Chic.*) Prête-moi ton mouchoir !

LE CHIC. Voilà, papa.

MORISSON. Et à cette parole, vous devez reconnaître mon fils, le prince Charmant.

CRAVACHON... Et que cherchez-vous ?

LE CHIC. Hélas !

Air : *Madame, madame !* (*Barbe-Bleue.*)

C'est une pantoufle,

Un soulier mignon ;

Et si je m'essouffle,

C'est pour Cendrillon.

Moi, le cœur rebelle

Et que rien n'émut,

J'aimai cette belle

Dès qu'elle parut.

La pauvre innocente

Aimait trop le bal ;

Elle y vint, charmante ;

De là tout le mal !

Là, sa voix divine

M'offrit le ragoût

D'une cavatine

A dormir debout.

En vain mon bon père

A, depuis ce jour,

Cent fois pour me plaire

Réuni sa cour.

Mais rien ne m'allume ;

Car tous ses ballets

Manquent de costume,

Manquent de mollets.

Les trucs peu magiques,

Les décors qu'on voit,

Les feux électriques,

Tout me laisse froid.

Une seule chose

M'eût pu charmer, mais

C'est l'apothéose...

Trop tard !... je dormais.

Je veux la pantoufle

Et le pied mignon ;

Jusqu'au dernier soufle,

Je veux Cendrillon !

REPRISE EN CHOEUR.

MORISSON. Il est agaçant, mon moufflet. Il est gentil, mais il est agaçant.

LE CHIC. Cherchons, papa.

MORISSON. Quoi ? Prête-moi ton mouchoir. La pantoufle ? Bon ! Il faut vous dire que nous ne pouvons plus chercher au Châtelet, où on cherche autre chose. Alors nous cherchons un endroit où nous puissions chercher.

CRAVACHON. A votre aise.

LE CHIC. Cherchons donc !

MORISSON. Un instant ! Voyons d'abord si l'endroit est à mon goût ! Voyons donc ! voyons donc ! (*Il regarde la salle.*) Mais oui, c'est assez de traviole, ici. Est-ce assez de traviole ?

LE CHIC. C'est assez de traviole !

MORISSON. Oui, ça manque de monotonie. J'aime assez l'avant-scène orchestre. Et ces petits paniers pendus aux murs ; deux à droite, un à gauche. On met du monde là-dedans ? C'est gentil.

LE CHIC. Et ces escaliers à jour.

Air de *Lauzun*.

Déjà l'endroit me plait.

Grâce à ce poulailler où l'on perche,

Grâce à cet escalier coquet,

Je trouverai ce que je cherche.

Les dam's y sont certainement.

Pour peu que leur jupon s'boursoiffe,

Tout me fait croire qu'en passant

Elles doivent montrer leur pantoufle.

MORISSON. Et le grand mur qui est là en face, parlons-en donc !... Et cette place de la Concorde entre le public et les acteurs. C'est gai, au moins. Tiens ! ce monsieur là-bas, qu'est-ce qu'il fait donc ?

LE CHIC. Il dort.

CRAVACHON. Et pas moyen de le réveiller. Nous avons beau tirer le canon. Nous n'avons plus qu'une chose à faire.

LE CHIC. Quoi ?

CRAVACHON. De la musique.

MORISSON. Dans un endroit où on n'entend pas. Bonne idée !

LE CHIC. Mais il vous faudrait une musique...

CRAVACHON. Extraordinaire !

LE CHIC. Une musique... que ce n'en soit guère.

MORISSON. Une musique... que ça n'en soit pas.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CASCADETTE.

CASCADETTE. De la musique... comme moi.

MORISSON. Comment êtes-vous, vous ?

CASCADETTE. Cascadette, la musique à la mode, la musique à cascades, la musique à bambochades, à gargouillades, à turlupinades, une cascade de musique à cascades.

LE CHIC. On ne déteste pas ça dans mon monde.

MORISSON, *à Cravachon*. Et c'est bien ce qu'il vous faut.

CRAVACHON. Faudrait voir.

CASCADETTE. Voulez-vous : C'est un bel

homme, et puis v'là tout ! ou la Rosière de Noisy-les-Vaches ? Voulez-vous ça, tenez ?

Air : *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille.*

Foin des musiques façonnières !

Ça m'a l'air d'une poupée à ressorts.

Moi, quand j'veux faire des manières,

Je ne suis pas longtemps dehors.

A la troisième not' je m'embrouille ;

Il m'prend, si je veux continuer,

Une envie atroce d'éternuer...

C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille !

Trou la la, trou la la,

Lai diou tai, lai diou tai ! etc.

La connaissiez-vous celle-là, mon vieux ?

MORISSON. Je me le demande, si je la connais !

LE CHIC. Nous la faisons nous-mêmes.

(*Même air.*)

Si je la connais !... Mais c'est elle

Qui, foi de prince Hurluberlu,

A ma pièce si spirituelle

Fournit son effet l'plus cossu.

Pour ne pas s'en aller bredouille,

C'que papa trou' de plus nouveau,

C'est : J' sois enrhumé du cerveau...

C'est dans l'nez qu'ça l'chatouille !

Trou la la, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

CASCADETTE. J'en sais beaucoup comme ça.

LE CHIC. Je vous en félicite.

CASCADETTE. Mais la plus épatante de mes cascades, c'est la musique orientale que j'ai fait entendre à la maison Pompéienne.

MORISSON. Pompéienne ?

LE CHIC. C'est une maison renaissance, ou moyen âge, ou grecque, qu'il y a dans les Champs-Élysées.

MORISSON. Qu'est-ce que Pompée a à faire là-dedans ?

CASCADETTE. On n'a jamais su.

MORISSON. Et la musique orientale ?

CASCADETTE. Ah ! celle-là, elle voulait faire de l'argent ; elle a toujours fait du bruit, et un drôle de bruit encore. Jugez-en. J'ai apporté ça avec moi. (*On entend au dehors l'air : Dansez, Canada, joué par un frère et un tambourin.*)

LE CHIC. C'est délicieux.

MORISSON. Et oriental, donc ! On a envie de mettre des babouches pour entendre ça.

CRAVACHON. Ça serait bien bon pour faire danser mes écuyers... c'est-à-dire, non, mes singes.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SARAH L'AFRICAINNE.

SARAH, *entrant*. Oh ! ça qu'était gentil ! Encore ! Encore !

MORISSON. C'en est un, de vos singes ?

LE CHIC. Pas tout à fait. Je la reconnais. C'est Sarah l'Africaine, l'écuyère sauvage de l'Hippodrome.

SARAH. Et ça qu'être le chant national de patrie à moi.

MORISSON. Quelle patrie ?

SARAH. L'Afrique.

MORISSON. Tiens ! C'est vrai, au fait, une Africaine.

LE CHIC. Et une reine encore.

SARAH. Et moi, qu'étais heureuse. Moi qui chantais tout le temps.

Air : *Dancez, Canada,*

Dancez Bamboula,

Tu tu, pan, pan !

Dancez Bamboula,

Comm' ci, comm' ça.

Mais roi vint en guerre ;
Avec tout l' bétail,
Fair' moi prisonnière
Et mettre au sérail.
Moi pas vouloir dira
Quoi moi faire là ;
Mais mari pas rire,
Si lui savoir ça.
Dansez Bamboula, etc.
Moi pas satisfaite
Dans vilain local ;
Un soir, en cachette,
Sauter sur cheval.
Moi galoper comme
L'éclair, franchir l'eau ;
Gagner l'Hippodrome,
Toujours au galop.
Dansez Bamboula, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

MORISSON. C'est un beau voyage ; si j'avais le temps, je le ferais.

SARAH. Et à l'Hippodrome, galoper encore, tête en haut, tête en bas ! et tout le monde qui vient voir galoper la Vierge du Désert.

LE CHIC. Qui ça ?

SARAH. Moi.

LE CHIC. Holà là ! Et votre mari... et le sérail ?

SARAH. Ça pas rien faire. Affiche qui dire ça, et affiche de l'Hippodrome qui ment jamais. Et moi galoper toujours

Air : *En avant !* (l'Événement.)

Hop ! hop !

Au galop ! au galop !

Et dans l'arène immense,

Moi qui vole et s'élançe

Au galop !

A l'Hippodrome vous voir toujours chos' neuve,
Cette fois-ci, cheval qui tourner là,
Avec moi d'ssus, soit qu'on grille ou qu'il plouve.
Moi gager bien vous qu'a jamais vu ça.

Hop ! hop ! etc.

REPRISE DU CHOEUR.

(Pendant le chœur, Sarah court et saute à travers un rond de papier qu'on lui tend.)

MORISSON, enthousiasmé. J'irai voir ça ! Une reine... et une... J'irai.

SARAH. Plus temps. Moi retourner dans mon pays, avec armée à moi.

LE CHIC. Une armée ?

SARAH. Moi qu'a vu jouer le Royaume des femmes ; moi vouloir être reine pour de bon. Moi qu'a embauché toutes les écuyères de l'Hippodrome pour faire mes gardes-du-corps.

MORISSON. Je me le demande si ça sera drôte. J'irai vous rendre visite dans votre palais.

SARAH. Vous pouvoir tout de suite. Regardez ! (Changement.)

SEPTIÈME TABLEAU

Un palais fantastique.

BALLET.

Les Gardes de la reine de Loango.

ACTE QUATRIÈME

La fête de Saint-Cloud. — A gauche, le bal Willis ; à droite, une baraque de saltimbanques ; au fond, la grande avenue.

SCÈNE PREMIÈRE

MORISSON, seul.

Ah ! voilà le bal Willis ! C'est là que le

Chic m'a donné rendez-vous. En voilà un joli camarade, et que j'ai bien fait de rencontrer ! Par exemple, il m'a fait un peu négliger mes devoirs. Si Floupin n'expose que ce que je lui ai envoyé... Mais bah ! la vie est faite pour se donner de l'agrément ! Je vais manger des gaufres.

SCÈNE II

MORISSON, LE CHIC.

LE CHIC. On ne passe pas !

MORISSON. Ah ! te voilà !... D'où sors-tu ?

LE CHIC. Du bal ! Le bal champêtre est un plaisir à la mode. Et toi, où vas-tu ?

MORISSON. A mon ouvrage. Je cherche des curiosités. C'en est plein ici !

LE CHIC. Ne te dérange pas. En voilà une qui vient.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA PEINTURE.

MORISSON. Qui est cette dame ?

LA PEINTURE. La peinture. Je tiens une exposition publique, qui a été remarquée.

MORISSON. Plus remarquée que remarquable, alors.

LA PEINTURE. Pouvez-vous dire !... Il y avait tant de beaux tableaux qu'on n'a jamais pu s'entendre pour récompenser le meilleur.

FLOUPIN. Comment ça ?

LA PEINTURE. Vous allez voir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA MÉDAILLE D'HONNEUR, LE PAYSAGE, LE TABLEAU DE BATAILLES, LE TABLEAU DE GENRE. (Les tableaux poursuivent la Médaille, qui se sauve.)

LA MÉDAILLE.

Air :

Laissez-moi ! (Bis.)

On m'arrache, on me tiraille.

Laissez-moi !

Faites grâce à mon effroi !

LES TABLEAUX.

C'est à moi !

Je veux avoir la médaille !

C'est à moi (bis)

Que ça revient de plein droit !

LA PEINTURE. Laissez-la donc !

MORISSON. Qu'est-ce qu'on lui veut ?

LA MÉDAILLE. Ils veulent tous m'avoir. On n'a jamais vu tant se chamailler pour une médaille d'honneur.

Air : *Al Chiquita.*

On m'avait dit : Cette année,

Evitant les cris amers,

On te verra décernée

Au plus digne par ses pairs.

On vote donc, on barbote,

Si bien qu'on ne peut, hélas !

Réunir plus d'un seul vote

Sur chacun des candidats.

J'ai cru qu'on allait sur place,

Pour finir tous ces assauts,

Me jouer à pile ou face

Ou me couper en morceaux.

O fatalités cruelles !

Rester sans place et n'avoir,

Au milieu de tant de selles,

Que la terre pour s'asseoir !

LE CHIC. Une voix pour chaque candidat. C'est jeune.

LA PEINTURE. Dans ce cas-là, on ballotte.

TOUS. C'est ça, ballottons !

MORISSON. Donnez-moi un bulletin, j'en suis !

TOUS. Aux voix !

MORISSON. Avant, il faut que je me renseigne sur les candidats.

LE PAYSAGE. Moi, je suis le Paysage, mon bon monsieur, avec de l'eau en pente et des épinars répandus sur la table.

MORISSON. Qu'on en mangerait.

LE TABLEAU DE BATAILLES. Moi, la Peinture de batailles, et rantanplan ! Avec des charges de cuirassiers, qu'on a peur qu'ils vous marchent dessus.

LE TABLEAU DE GENRE. Et moi, la Peinture de genre, avec des cuisinières à leurs fourneaux, et des dames en train de se repeindre à neuf.

MORISSON. Mais il y a une de vos compagnes que je ne vois pas. Vous savez ? Celle qui dédaigne les vains ajustements.

LE TABLEAU DE GENRE. Bon ! je sais.

LE TABLEAU DE BATAILLES. Elle n'est pas venue.

LE PAYSAGE. Faute de toilette.

MORISSON. Ah ! tant pis !

Air :

C'est drôl', ces tableaux où l'on voit

Vénus sans aucun' sanfreluche,

Ou bien un' dame ayant au doigt

Pour tout vêt'ment une perruche.

On en abus' ; mais, j'en convien,

Comme ami de la bell' nature.

En fait d' peintur' de genre...

LA PEINTURE DE GENRE.

Eh bien ?

MORISSON.

J'alme bien ce genre de peinture !

Enfin, en son absence, je sais bien à qui je donnerai ma voix. (Il écrit et va mettre son bulletin avec les autres.)

LA PEINTURE. C'est fait. Voici le dépouillement du scrutin. (Lisant les bulletins.) Le Paysage.

LE CHIC, pointant. Un !

LA PEINTURE. Le Tableau de genre.

LE CHIC. Un.

LA PEINTURE. Morisson.

LE CHIC. Un.

MORISSON, à part. Si ce n'est pas le mien, ça m'en fera deux !

LA PEINTURE. Le Tableau de batailles. Tout le monde a une voix.

LE CHIC. Encore !

LA PEINTURE. Ballotons !

LA MÉDAILLE. Non, assez comme ça ! Ce sera pour l'année prochaine.

CHOEUR.

(Reprise de l'air d'entrée.)

Laissez-moi !

C'est à moi ! etc.

(Sortie.)

SCÈNE V

MORISSON, LE CHIC.

LE CHIC. Espérons qu'elle trouvera un siège où reposer son revers.

MORISSON. C'est assez curieux, cette médaille sans place. Mais je voudrais quelque chose de plus...

LE CHIC. De plus ?

MORISSON. De plus exotique.

LE CHIC. Très-facile. Il y a de tout ici. Voilà !

MORISSON. On est plus vite servi que dans les bouillons Duval.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA SUISSE, LA PRUSSE,
L'AMÉRIQUE.

CHOEUR.

MORISSON. A la bonne heure! Je vais pouvoir
étudier la géographie de près. (Il s'approche
de la Suisse).

LA SUISSE. Wollen sie denir fus dranguille!

LE CHIC. C'est la Suisse.

MORISSON. J'aurais dû m'en douter. C'est
une contrée accidentée. Et qu'est-ce qu'elle
nous apporte?

LA SUISSE. Che fas tire.

AIR :

Air : Tyrolienne de la Vie parisienne

Auf der Berliner Bruck

La, la, la, la, la, la,

Hab' ich doch immer Glück.

La, la, la, la, la, la,

Ich habe zu machen

Ein gross fromagen.

Lololodoul, lolodoul. (Bis.)

La, la, la, la, la, la.

MORISSO. C'est gentil, mais je n'ai pas compris
un mot.LE CHIC. Elle dit qu'elle apporte un grand
fromage.LA SUISSE. Ja, ein fromage de fmgf pieds en
long et en larche.

MORISSON. Quel camember!

AIR de Madame Favart.

Et quel parti, je me l' demande,
On en pourrait tirer dans maints carrefours,
Que le piéton, tant l'affluence est grande,
Ne peut franchir qu'en tremblant pour ses jours
Moi, si j'avais pareil fromage,
Je l'ornerais d'un élégant flambeau,
A becs de gaz, et j'en ferais hommage
A la place du Château-d'Eau.
Je vous l' demand', si ça serait de trop?MORISSON, montrant l'Amérique. Et ce grand
pays-là, qui est-ce?L'AMÉRIQUE. L'Amérique. Go a head! En
avant! voilà ma devise. C'est moi qui ai in-
venté l'invention. Un phénomène à déjeuner,
et un phénomène à diner, voilà mon ordi-
naire!MORISSON. Et vous portez tout cela avec vous?
L'AMÉRIQUE. Tout. Voulez-vous voir mon
cheval mécanique, qui marche, trotte, galope?
Vous touchez une cheville... il rue. Vous
en touchez une autre... il vous flanque par
terre!

LE CHIC. En voilà un avantage!

L'AMÉRIQUE. Voulez-vous voir la merveille
des merveilles?

MORISSON. Où faut-il aller?

L'AMÉRIQUE. Boulevard des Capucines, ou rue
de la Victoire.

LE CHIC. Si loin!

L'AMÉRIQUE. Ou ici. Tenez! (Musique. On
voit monter du fond un guéridon, sur lequel
est posée une boîte.) Hein?MORISSON. J'ai déjà vu ça, une boîte sur une
table.L'AMÉRIQUE. Oui, mais ce que vous n'avez
pas vu... (Elle ouvre la boîte, qui s'ouvre à
deux battants, comme une cave à liqueurs.)
Voilà! (On voit dans la boîte une tête d'homme.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA TÊTE COUPÉE.

MORISSON. Ah! c'te tête!

LE CHIC. Bon! je sais... la tête du décapité!

MORISSON. J'ai entendu parler. On m'avait
dit qu'on voyait ça dans une cave.LE CHIC. Eh bien! ça y est. Dans une cave à
liqueurs.

L'AMÉRIQUE. Parlez-lui, elle vous répondra.

MORISSON. Volontiers. Monsieur, madame...
Ah! je ne sais pas parler à ces choses-là.

Qu'elle commence!

LA TÊTE. Moucher.

MORISSON. Hein?

L'AMÉRIQUE. Elle demande qu'on la mouche.

Voulez-vous qu'elle se mouche elle-même?

LE CHIC. Tu ne le voudrais pas. (Il mouche la
tête.)

LA TÊTE. Merci!

MORISSON. Elle est polie. Ça m'encourage.

Comme ça, vous vous portez bien?

LA TÊTE. En voilà une question d'imbécile!

MORISSON. Ah!

L'AMÉRIQUE. Ce n'est pas gentil. Faites des
excuses à monsieur.

LA TÊTE. Des excuses! Il peut se fouiller.

L'AMÉRIQUE. Diable!

AIR :

Que faire? Je suis contristée
De sa conduite, mais il faut
Vous dire qu'elle est eutétée,
A n' pas céder sur le billot.

LE CHIC.

Ça se conçoit, car c'est bien d'elle
Que l'on peut dire avec raison
Que ce qu'elle a dans la cervelle,
Elle ne l'a pas dans le talon!LA TÊTE. Avec quoi veut-il que je me porte?
C'est vrai, ça, aussi.

LE CHIC. Mais oui, c'est vrai.

LA TÊTE. Ils m'ennuient, ces gens-là!

L'AMÉRIQUE. Allons! la paix! Récitez des
vers à ces messieurs.

LE CHIC. Ça sera bien fait pour nous.

LA TÊTE, récitant.

A peine nous sortions des portes de Trézène...
S'interrompant. Sapristi!

Il était sur son char. Ses gardes...

Ah! nom d'un chien! Ça n'est pas tenable.

MORISSON. Qu'est-ce qu'elle a?

LA TÊTE. Je voudrais vous voir à ma place.

LE CHIC. Pas moi.

LA TÊTE. J'ai une crampe. Ah! flûte! (Elle
se met à danser avec la table.)

AIR de Saltarello,

Tant pis! Ce n'est pas supportable!
J'ai des fourmis dans le mollet.
Il faut que je me grouille. Au diable
Le Truc, et quiconque y croyait!

MORISSON

J'en étais; je vois qu' j'étais bête,
Mais je m' trompais sans trop de torts;
On voit tant d' drôles de corps sans tête!
Qu'on peut bien voir un' têt' sans corps.

L'AMÉRIQUE.

La manigance était secrète.

On la sait; mais ça m'est égal.

Si l'on m' jett' quelque chose à la tête,
C' n'est pas à moi qu' ça f'ra du mal.

LA TÊTE.

D'une place j'étais en quête;
Il fallait gagner à souper.Ne sachant où r'poser ma tête,
Je l'ai mis' là pour l'occuper.

LA PRUSSE.

Quant à son diner, il l'achète

Comme danseur à l'Opéra.

Ici, c'est un travail de tête,
Et le reste travaille là.

LE CHIC.

Sa double industrie est honnête,
On ne peut, c'est un fait certain,
Dire là-bas qu'il fait sa tête,
Ni dire ici qu'il fait sa main.

ENSEMBLE.

Tant pis, ce n'est pas supportable;
Il a des fourmis dans l' mollet;
Il faut qu'il se remue. Au diable
Le Truc, et quiconque y croyait.

(La Tête sort en dansant.)

SCÈNE VIII

MORISSON, FLOUPIN, LA SUISSE, LA
PRUSSE, L'AMÉRIQUE, puis LE FUSIL A
AIGUILLE.MORISSON. C'est agréable, ce que nous venons
de voir; mais ce n'est pas très-utile.LA PRUSSE. Une chose utile? c'est la Prusse
qui vous la fournira, et la voici.LE FUSIL A AIGUILLE, entrant. Portez armes!
Une... deux!... En joue!

MORISSON. Pas feu!

LE FUSIL. N'ayez pas peur. Vous n'aurez pas
le temps de vous en apercevoir. C'est l'affaire
de quatre secondes. Quinze coups à la mi-
nute.

MORISSON. Le Fusil à aiguille.

LE FUSIL. Lui-même. Portez armes!

AIR de la Permission de dix heures.

Rien n'est gentil
Comm' ce nouveau fusil.
C'est un joujou,
C'est un bijou;
De plaisir, c'est à rendre fou!Toujours propre
Et coquet,
A souhait,Ça part, repart,
Et repart sans retard.Je ne laiss' pas
Dans les combats,A ceux qu' j'abats,
Le temps tout bas
De dire: Hélas!

Rrran!... comm' c'est utile!

Et que trouvr'a-t-on
D'aussi bonPour les feux de file
Et pour les feux de peloton?Il faut fich' le camp
Devant l'aiguille,
Ou tomber quand
Son éclair brilleEt qu'on entend
De rang en rang:

Rrrrran!

(Il les couche en joue à la fin du couplet.)

MORISSON. Ah ça! Est-ce que vous venez
ici pour nous menacer, vous?

LE CHIC. N'aie donc pas peur. (Au Fusil.)

AIR :

Avec votre machine à coudre,
Je vous prévient que vous trouvr'ez chez nous
Des p'tits troupiers que, s'il faut en découdre,
Vos quinze coups n' mettraient pas aux cent coups.Les gaillards ont prouvé, dans maint' bisbille,
Que pour les braver sans péril,
Ça n'est pas l' tout d'avoir l'aiguille,

Il faut encore avoir le fil!

Si vous avez l'aiguille, ils ont le fil!

MORISSON. Retenez-moi. Je me sens des goûts sanguinaires! Je voudrais voir des combats de taureaux et des dompteurs de bêtes féroces.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME BATTY.

MADAME BATTY. Qui est-ce qui appelle? Où est l'animal qui demande un dompteur?

MORISSON. C'était moi... c'est-à-dire... Enfin ce n'est pas vous que je demandais, toujours.

LE CHIC. On disait un dompteur.

MADAME BATTY. Voilà! Madame Batty, dompteuse en chambre.

LE CHIC. Batty. C'est bien la même famille... mais je croyais que vous exerciez en cage.

MADAME BATTY. Autrefois; mais le métier était trop périlleux. Je ne pouvais rester toujours exposée à des envies de lionnes... comme étaient mes lionnes.

MORISSON. C'était dangereux, en effet.

MADAME BATTY. Aussi j'y ai renoncé.

LE CHIC. Vous ne domptez plus?

MADAME BATTY. Si fait, mais d'autres bêtes.

MORISSON. Ce n'est pas moi qui entrera dans votre ménagerie.

MADAME BATTY. Vous comme les autres. Rien ne résiste à cet œil-là.

MORISSON. Il faudrait voir.

MADAME BATTY. Tout de suite. Y êtes-vous?

Air : Polka des Baisers.

De mes yeux,

Où, je le veux,

Que la flamme

Gagne ton âme.

Pour être heureux,

Cède à mes vœux!

Je le veux!

(Elle polke devant lui en le magnétisant.)

MORISSON, vaincu. Ça y est! je suis dompté!

MADAME BATTY. Voilà! Ce n'est pas plus difficile que ça.

LE CHIC. A peine débarqué! O Paris et ses amours!

MORISSON. Les amours de Paris! Voilà mon affaire.

LE CHIC. Malheureux! Tu veux donc aller à l'Ambigu?

MORISSON. Ça m'est égal. Je brave tout. En route!

LE CHIC. Reste là. Ils sont ici.

MORISSON. Où ça?

LE CHIC. Au bal; mais le bal est inondé.

Tous. Inondé!

LE CHIC. Oui, la rivière est grosse, et elle sort de son lit.

MORISSON. Dans sa position! Quelle imprudence!

SCÈNE X

LES MÊMES, QUATRE AMOURS.

Air : Toutes les femmes sont à nous.

LES AMOURS.

Sauvons-nous, l'eau monte, elle croît!

LE CHIC.

Cherchez asile en cet endroit.

LES AMOURS.

C' n'est plus un bal, c'est un bain froid!

LE CHIC.

Et les Amours craignent le froid.

Voilà les Amours de Paris!

MORISSON.

Ils sont jolis!

LE CHIC.

Où, ce sont eux; te plaisent-ils?

MORISSON.

Ils sont gentils!

REPRISE DU CHOEUR.

MORISSON. Ah! Voilà mon affaire!

LE CHIC. Ton choix est fait?

MORISSON. Je les choisis tous... l'Amour qui aime.

PREMIER AMOUR. Ah! l'ancien jeu? Connais pas!...

MORISSON. L'Amour qui rit.

DEUXIÈME AMOUR. Jamais avec les choses sérieuses!

MORISSON. L'Amour qui tue... Tant pis!

TROISIÈME AMOUR. Cette idée! Plus il y a de nigauds vivants, mieux ça fait notre affaire.

MORISSON. L'Amour qui enivre.

QUATRIÈME AMOUR. Ça, ça se fait, pourvu qu'on paye le vin...

LE CHIC. Voilà le mot du rébus.

Air : Ronde de La Beauté du Diable.

A l'Ambigu, tous les amours

Sont conduits par une fermière;

Pour être plus vrai, de nos jours,

Il fallait mettre une meunière.

L'Amour est maint'nant un malin,

Qui connaît, comme le saltimbanque,

Tout's les banqu's et même la Banque;

Et Cythère est un vrai moulin,

Où rien ne va plus quand l'eau manque!

Et tic et toc, et tin tin tin!

Pour que l'Amour danse

Et fasse bombance,

Il faut que l'eau vienne au moulin!

REPRISE EN CHOEUR.

MORISSON. Ça m'est égal... tout pour aimer et être aimé!

LE CHIC. Il est enragé, mais il est dans le vrai!

QUATRIÈME AMOUR. Un instant! Il n'y a rien pour vous, mon brave homme.

MORISSON. Pourquoi?

QUATRIÈME AMOUR. De l'Amour dans ce moment-ci, pour... un Parisien!... allons donc! quand les étrangers arrivent...

SCÈNE XI

LES MÊMES, SALTIMBANQUES, sur les tréteaux de la baraque à gauche. Musique bruyante.

UN SALTIMBANQUE. Entrez! entrez! suivez le monde! La première dernière représentation de Baraque-Neuve, pièce en cinq actes, qui a été jouée au Vaudeville de Paris, devant beaucoup de têtes couronnées... de fausses nattes. On paye ce qu'on veut; moitié prix pour les militaires!

MORISSON. Ça me va. J'y vais.

LE CHIC. Et moi donc! Une première représentation, sans moi!... Si le chic n'y était pas, personne n'irait. (A Morisson.) Viens-tu, cher? je t'offre une place dans ma loge.

CHOEUR.

(Le Chic et Morisson entrent dans la baraque avec les Saltimbanques. Les autres sortent de divers côtés. — Changement.)

NEUVIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une baraque en toile.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHIC, MORISSON, SALTIMBANQUES.

LE CHIC. Nous y voilà. Jolie salle!

MORISSON. Et joli public! Qu'est-ce que nous allons voir?

LE CHIC. Le quatrième acte de *Maison-Neuve*. Ici on dit *Baraque-Neuve*, à cause du local.

MORISSON. On avait dit cinq actes.

LE CHIC. Oui, mais on n'en joue qu'un, pour éviter les longueurs qui déparent les autres.

MORISSON. Ça me gênera pour comprendre.

LE CHIC. Je vais te raconter ça. Il était une fois... ah! bigre, non! on dirait que je délire.

MORISSON, voyant les saltimbanques apporter une causeuse et une table de cuisine, sur laquelle sont une carafe et deux verres. Qu'est-ce qu'on fait là?

LE CHIC. On pose le décor.

LE SALTIMBANQUE. Si vous voulez prendre place... on va commencer. (On met une chaise de chaque côté de la scène.)

LE CHIC. Chacun son avant-scène. (Ils s'assoyent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, CLAIRETTE. Elle entre d'un air tragique; elle a au bras un panier, d'où elle tire plusieurs objets qu'elle place sur la table.

MORISSON. Qui est-ce, ça?

LE CHIC. Chut! C'est la grande actrice. Elle va dire son monologue.

MORISSON. Son quoi?

LE CHIC. Son monologue. C'est toujours ce qu'il y a de plus amusant dans les pièces.

CLAIRETTE. Nom d'une lèche-frite! C'est tenant, tout de même... Quoi? Cette idée qu'ont eue mes maîtres de changer de logement.

Nous étions pourtant bien à Montrouge; mais il leur a fallu les beaux quartiers, et nous sommes venus ici, rue Mauboué... près de la caserne... La caserne!... Le teu à côté de l'amadou. (Tout en parlant, elle tire divers objets de son panier et les pose sur la table.) Ah!

mon kirsch pour ma crème. (Elle verse le kirsch de la bouteille dans un des deux verres.) Oh! j'ai résisté longtemps... Et pourtant il y en a un... sapristi! quel rude homme! Il me faisait l'œil, et moi... en bois! Mais savez-vous ce qu'on me fait aujourd'hui? Il vient du monde. On a commandé la moitié du dîner chez le gargotier d'en bas. Le lu ce! voilà! (Frappant du pied.) Là! c'est là, sous mes pieds! Et n'oi, trop bête aussi! Je lui ai jeté un bouquet d'un sou par la fenêtre, à lui, mon faiseur d'œil, et... le v'là!

SCÈNE III

LES MÊMES, MOUCHAMIEL, tambour-major.

LE CHIC. Hein? La grande actrice?

MORISSON. Tapé! Qu'est-ce que ça va être avec celui-là!

LE CHIC. C'est vrai qu'il est encore plus grand.

MOUCHAMIEL, il est gris. Salut, la compagnie, sans excepter les personnes présentes.

CLAIRETTE. N'y a pas. C'est un rude homme.

MOUCHAMIEL. A laquelle de vous deux c'est-il que j'ai affaire?

CLAIRETTE. Comment! nous deux? Il y voit double!

MOUCHAMIEL. Figurez-vous qu'ils ne voulaient pas me donner ma permission; mais, moi, j'ai filé... raide comme balle... Une! deux! là! (Il trébuche.) Parce que, quand il s'agit du sexe... Je vas vous embrasser.

CLAIRETTE. Ça y est! Il est paf!

MOUCHAMIEL. Moi! pour une douzaine de canons, une petite batterie... C'est le grand air qui m'a fait mal.

CLAIRETTE. Allez-vous-en!

MOUCHAMIEL, après une fausse sortie. M'en

aller ! Jamais de la vie ! Je viens, n'est-ce pas ? C'est pas pour m'en aller.

CLAIRETTE. Je vais appeler.

MOUCHAMIEL. Pas de ça, mon trognon ! Si on vient, je montre le sou de violettes. (Il tire un petit bouquet de sa poche.)

CLAIRETTE. V'là le bouquet ! Au moins, buvez ça. (Elle verse de l'eau dans un verre.)

MOUCHAMIEL. Boire ! Ça me va mieux. A la vôtre, sans vous commander.

CLAIRETTE, le regardant. O mes rêves ! La voilà donc cette poésie qui tracassait mes nuits ! C'est ça, les héros !

MOUCHAMIEL, reposant le verre. Pouah ! c'est de l'eau que vous m'offrez, c'est pas bon.

CLAIRETTE. Ça vous fera du bien... encore !

MOUCHAMIEL. Au moins, m'aimeras-tu quand j'aurai lâché mon jeune homme ?

CLAIRETTE. A la sauce aux câpres, pour ne pas dire à la meilleure. (A part.) Grand mannequin, va !

MOUCHAMIEL. Alors, j'avale. (Il prend le verre où est le kirsch.)

MORISSON. Ah ! il se trompe de verre !

LE CHIC. Ne défloze donc pas ! Tu déflozes !

MOUCHAMIEL. Tiens ! On s'y fait !

CLAIRETTE. Ciel de Dieu ! c'est le kisch ! Il a liché tout le demi-litre. En v'là de l'ouvrage !

MOUCHAMIEL. Oh la la ! Quelle drôle de manière de dégriser les gens !

CLAIRETTE. Ça lui a fait mal !... (Allant à lui.) Chose... machin... bel homme !...

MOUCHAMIEL. Complet ! J'ai mon compte. (Il tombe près de la causeuse.)

CLAIRETTE. Nous voilà bien ! On dit qu'on n'en revient pas, des fois ! Je vas toujours lui reprendre mon bouquet. (Elle le fouille.)

MOUCHAMIEL, bas. Finis donc ! tu me chatouilles.

CLAIRETTE. Ah ! le voilà. (Elle essaye de lui prendre le bouquet dans la main.) Ce n'est pas une main, ça ; c'est une patte de homard. (On frappe à la porte.) On a toqué !

VOIX AU DEHORS. Clairette !

CLAIRETTE. Madame ! Je suis fichue !

LA VOIX. Ouvrez donc !

CLAIRETTE. Ah ! cette causeuse, qui est là au milieu de ma cuisine... (Elle la traîne devant Mouchamiel, qui est heurté et fait la grimace.)

MORISSON. Comme ça se trouve !

LE CHIC. C'est l'habileté de l'auteur, ça, mon vieux.

CLAIRETTE. Il est trop grand. Otons-en. (Elle lui prend son bonnet et va le jeter dehors.) J'aurai beau lui ôter ça, il aura toujours son plumet.

LA VOIX. Clairette !

CLAIRETTE. On y va, mon Dieu ! (Elle va ouvrir et revient s'asseoir sur le dos de la causeuse.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME TORTILLARD, UN COMMISSIONNAIRE.

MADAME TORTILLARD. Pourquoi donc êtes-vous enfermée ?

CLAIRETTE. Madame... c'est que j'épluchais des carottes.

MADAME TORTILLARD. Là-dessus ?

CLAIRETTE. C'est que j'ai mal aux dents, et ça me soulage d'être assise très-haut.

MADAME TORTILLARD. Pauvre fille ! Clairette, je vais au marché. (Elle va pour traverser.)

CLAIRETTE. Pas par là !

MADAME TORTILLARD. Pourquoi ?

CLAIRETTE. Pas par là, ou je dirai tout à monsieur.

MADAME TORTILLARD. Quoi, tout ?

CLAIRETTE. Tout ! (A part.) Une femme mariée... il y a toujours quelque chose.

MADAME TORTILLARD. Ah ! c'est bien.

CLAIRETTE, voyant que la causeuse dérangée laisse voir la tête de Mouchamiel. Il dépasse ! Est-il long, cet animal-là ! (Elle rapproche la causeuse et se met à côté, cachant la tête de Mouchamiel.)

MOUCHAMIEL, heurté. Prenez donc garde ! J'aurai des noirs.

MADAME TORTILLARD. Clairette, vous voyez ce commissionnaire ?

CLAIRETTE. Le commissaire ! (Mouchamiel, couché par terre à plat ventre, se met à ronfler ; elle s'assied sur son dos.)

MADAME TORTILLARD. Il va monter du bois. Donnez-lui la clef de la cave.

LE COMMISSIONNAIRE. Excusa, mademoiselle.

CLAIRETTE, se levant, à part. Je ne peux pourtant pas démarrer. (Mouchamiel ronfle ; elle se rassied.)

MADAME TORTILLARD. Qu'est-ce que vous faites là ?

CLAIRETTE. C'est mon mal de dents. Quand je suis assise bas, ça me soulage.

LE COMMISSIONNAIRE. Ne vous dérangez pas. (Il reprend la clef que lui tend Clairette.)

CLAIRETTE. Allez-vous-en donc ! J'ai une rage.

MADAME TORTILLARD. Nous partons. Soignez votre diner. (Elle sort, puis revient. Clairette, qui s'était levée, se rassied vivement.) Non, rien ! (Elle sort, suivie du Commissionnaire.)

MOUCHAMIEL. Aïe !

SCÈNE V

LE CHIC, MORISSON, CLAIRETTE, MOUCHAMIEL.

MORISSON. Ouf ! j'ai eu peur.

LE CHIC. C'est l'habileté.

MORISSON. Et à présent ?

LE CHIC. Tu vas voir. Ne défloze pas !

CLAIRETTE. Seule ! Seule avec ce grand cadavre-là... Je vas l'emporter... (Elle essaye de le trainer.) Est-ce bête d'être si lourd ! Oh ! les bêtises !... Quand on m'y reprendra... Ah ! une inspiration du ciel ! Je ferai plusieurs voyages ! A la besogne ! (Elle prend un couteau sur la table et l'aiguise.) Au rideau !

MOUCHAMIEL, se relevant. Enfin ! En v'là un métier !

MORISSON. Bravo !

LE CHIC. Tous ! Tous ! (Clairette et Mouchamiel s'avancent et saluent.)

TOUS DEUX ENSEMBLE. C'est pour avoir l'honneur de vous remercier. (Pose.)

MOUCHAMIEL. L'ameublement et les tentures sont de la maison Dasaloir et compagnie.

(Pose. Ils sortent.)

SCÈNE VI

LE CHIC, MORISSON.

LE CHIC. Eh bien, qu'en dis-tu ?

MORISSON. Dame ! moi...

Air de Calpigi.

Je ne suis pas d'ici ; des pièces

Je ne comprends pas les finesses

Mais il me semble, c'est égal,

Que l'auteur eut un jour fatal,

Quand il a...

LE CHIC.

Je n'en dis pas d'mal.

Il montre un talent que j'admire ;

Mais si tu veux, tu peux te dire

Qu'il n'a pas gagné ce jour-là

La bataille de Sardouwa.

(Coup de canon au dehors.)

MORISSON. Tiens, à propos de bataille...

LE CHIC. Ne t'émotionne pas, homme belliqueux. C'est l'exposition qui s'ouvre. Regarde ! (Changement.)

DIXIÈME TABLEAU

Le Palais de l'Exposition.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHIC, MORISSON, TOUS LES PERSONNAGES DE L'ACTE.

CHOEUR.

Air de Jaguarita.

O spectacle magique !

Du travail ennobli,

Quand on prépare ici

La fête pacifique,

Venez, peuples, accourez tous

En ce palais vraiment digne de vous !

MORISSON. Voilà le moment. Le monde entier va venir. En avant la vie parisienne !

LE CHIC.

Air final de la Vie Parisienne.

C'est servi ! Vite à table,

Voyageurs curieux ;

Le Paris véritable,

C'est le Paris joyeux.

Au Pays de Cocagne

Accourez ! On entend

Pétiller le champagne ;

Mabille vous attend.

Et pif et paf ! et pif et paf !

TOUS.

Et pif et paf ! et pif et paf !

LE CHIC.

Vive la joie et la bombance !

Vers toi le monde entier s'avance.

En chant, Paris ! Paris, en danse !

MORISSON. Tu l'as dit : En chant, Paris !... Paris en danse.

LE CHIC. Eh bien ! chantons d'abord, et ensuite le grand ballet des Nations.

MORISSON. Comme à la Porte-Saint-Martin.

LE CHIC. Mais sur un air plus gai. (Au Public.)

Air : Ronde des Amours de Paris.

C'est un théâtre qui commence,

Messieurs, qui vous appelle ici ;

Sa jeunesse à votre indulgence

Lui donne des droits, songez-y.

Il mourrait d'un arrêt sévère.

Aussi, je ne suis pas bien fière,

Et ric et ric, et ric et ra !

Quand je viens vous dire là :

Et ric et ric et ric et ra !

Je vous l' demande... si c'est ça ?

QUADRILLE.